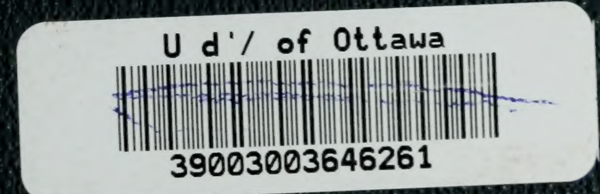
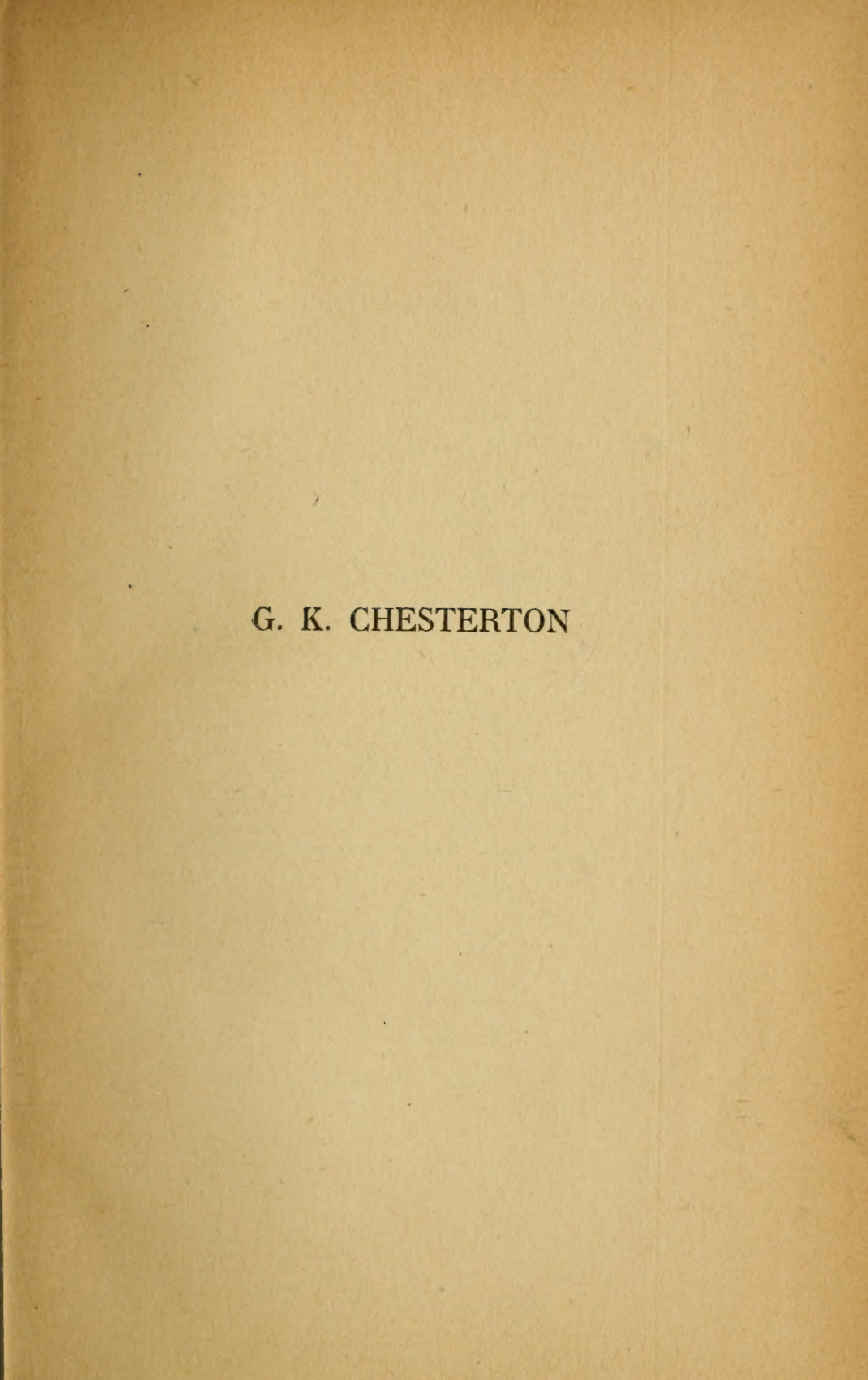

U d'/ of Ottawa
39003003646261

30/3/35

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/gkchestertonsesi00tonq



G. K. CHESTERTON

DU MÊME AUTEUR

La Notion de Vérité dans la "Philosophie nouvelle". Paris. Beauchesne. 1 vol, in-8 couronne . . . . 2 »
franco : 2 50

Immanence. Essai critique sur la doctrine de M. Maurice Blondel. Même librairie. 1 vol. in-8 couronne. . . . 5 »
franco : 5 50

Introduction à l'étude du Merveilleux et du Miracle. Même librairie. 1 vol. in-8 écu. 7 50
franco : 8 25

L'Œuvre de Paul Claudel. Même librairie. 1 vol. in-8 couronne . . . . 3 »
franco : 3 50
Tirage sur papier Lafuma : 12 »

Une preuve facile de l'Existence de Dieu. Même librairie. Brochure in-8 couronne 0 75
franco : 1 »

Voilà votre Mère. Même librairie. Brochure in-8 couronne. . . . . 1 »
franco : 1 25
Édition de progagande. 0 50
franco : 0 75

JOSEPH DE TONQUÉDEC

G. K. CHESTERTON

SES IDÉES

ET

SON CARACTÈRE



PARIS
NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE
3, PLACE DU PANTHÉON, 3

MCMXX



Il a été tiré de cet ouvrage
douze exemplaires sur Vergé teinté pur fil
des Papeteries Lafuma
numérotés à la presse de 1 à 12

PR
4453
.C4Z8
1920

Tous droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous pays.

G. K. CHESTERTON

Gilbert Keith Chesterton est aujourd'hui l'un des écrivains les plus en vue de l'Angleterre. En France, à part quelques amateurs, personne pour ainsi dire ne le connaît. La rencontre de ses livres a été pour moi, je l'avoue, une révélation, et j'estime que cette étude le sera pour beaucoup de mes lecteurs. Journaliste, poète, romancier, « essayiste », philosophe et apologiste, on pourrait presque dire théologien, il a produit une œuvre littéraire considérable, qui s'accroît chaque jour, et s'accroîtra sans doute longtemps encore, car l'écrivain qui compte, si je ne me trompe, à peine quarante-cinq ans d'âge, est dans la pleine fleur de son talent. Je confesse que je n'ai pas lu cette œuvre en entier, — par exemple je n'ai pas dépouillé les treize années du *Daily News*, où, de 1900 à 1913, Chesterton apporta sa collaboration hebdomadaire, — et je ne mentionnerai pas tout ce que j'en ai lu. Force sera d'en laisser ici de côté bien des aspects. Ce que je voudrais dégager, ce sont les principes qui dominent cette intelligence, les tendances maîtresses de ce tempérament, et leurs conséquences dans les divers domaines. Car Chesterton a beau se montrer le plus fantaisiste, le plus ondoyant, le plus insaisissable, le plus énigmatique des écrivains, ses zig-

zags ont une orientation et ses soubresauts manifestent des instincts permanents. Et quand, après avoir copieusement critiqué, raillé et bousculé tout le monde, il consent enfin à nous dire ce qu'il pense pour son compte, une philosophie éclôt tout naturellement sous sa plume, dont, une fois averti, on peut suivre la circulation latente dans son œuvre entière. Pour la discerner, nous explorerons surtout les ouvrages où elle se trouve exposée de façon plus didactique, si l'on peut employer un tel mot en parlant de Chesterton. Ce seront d'abord les deux volumes qui se font pendant : *Heretics* et *Orthodoxy*, dont le second retrace l'itinéraire de l'écrivain vers la foi, puis surtout un roman tout rempli d'idées : *The Ball and the Cross* [1].

Quelle est la position religieuse de Chesterton ? C'est un converti. Jadis il attaquait l'Église ; main-

1. Ont été traduits dans notre langue : deux romans assez déconcertants pour nous Français : *le Napoléon de Notting Hill*, 1912, et *le Nommé Jeudi* (*The Man who was Thursday*), 1911, à la *Nouvelle Revue française* ; un volume d'histoires policières : *The Innocence of Father Brown*, sous ce titre : *la Clairvoyance du Père Brown*, chez Perrin, 1919 ; l'*Étude sur Dickens*, à la librairie Delagrave, 1909 ; un ouvrage de politique : *les Crimes de l'Angleterre*, chez Georges Crès, 1916 ; divers fragments, par exemple, un chapitre d'*Orthodoxy*, par Paul Claudel, dans la *Nouvelle Revue française*, un autre dans la *Revue universelle*. Je crois savoir qu'une traduction d'*Orthodoxy* paraîtra sans tarder et peut-être ensuite une traduction d'*Heretics*. André Chevrillon a publié une étude sur Chesterton, sous le titre : *Une apologie du christianisme*, dans ses *Nouvelles Études anglaises*, Hachette, 1918. Jean Blum (traducteur du *Napoléon de Notting Hill*, sous le pseudonyme de Jean Florence) en a publié une autre, dans la *Revue germanique*, janvier 1910. Les ouvrages traduits en entier seront cités ici d'après les traductions publiées.

tenant, il lui rend hommage. Il a traversé le paganisme, l'agnosticisme, le spiritisme, pour aboutir à ce qu'il appelle « l'orthodoxie ». Mais quelle orthodoxie? Ici règne une certaine imprécision. Quand j'emploie ce mot, dit notre auteur, je parle de « la théologie chrétienne centrale, suffisamment résumée dans le Symbole des Apôtres ». L'orthodoxie, c'est ce Symbole, « tel qu'il a été entendu par quiconque s'intitulait chrétien jusqu'à une époque toute récente, et la conduite générale, telle que l'histoire nous la fait connaître, de ceux qui y adhéraient ». Quant « au siège actuel de l'autorité dogmatique qui a charge de le promulguer », c'est une question que Chesterton laisse dans l'ombre [1]. On lui a objecté qu'à ce compte et avec cette abstraction, on pouvait réunir sous la même rubrique quantité de gens qui s'excommunient entre eux; catholiques romains, anglicans, Grecs et Russes, luthériens, calvinistes, et même chrétiens scientistes, etc. Mais pratiquement Chesterton veut défendre des idées catholiques au sens propre: il s'exprime la plupart du temps comme un fidèle catholique, ou du moins comme un membre de la Haute Église d'Angleterre.

Personnellement il n'a pas fait, au moment où j'écris [2], sa soumission à l'Église de Rome. Son frère, Cecil Chesterton, est mort, durant la guerre,

1. *Orthodoxy*, Londres, John Lane, 1915, p. 18. Le livre a paru en 1908.
2. Fin 1919.

après y être entré. Lui-même est l'ami de plusieurs catholiques de marque, notamment d'Hilaire Belloc, avec lequel il forme devant le public un couple inséparable : Castor et Pollux ou, comme d'autres disent, *the Chesterbelloc.*

CHAPITRE PREMIER

LA PHILOSOPHIE D'UN HUMORISTE

Sous un premier aspect, Chesterton nous apparaît comme un homme aux idées très arrêtées et aux convictions intransigeantes. Les plus hauts objets de la philosophie et de la religion sont la matière de ses méditations, et il ne s'y applique point pour les scruter, comme tant d'autres, avec l'angoisse du doute ou la curiosité désintéressée de l'amateur, mais au contraire pour s'y attacher avec une âpre foi, pour les sentir solides sous ses prises, pour se baigner avec une joie enivrée dans leur splendeur, puis encore et surtout pour jouir de les affirmer avec force devant le monde et de mettre à mal ceux qui les méconnaissent. Le plaisir de heurter l'opinion commune ne paraît pas le laisser insensible. En un siècle de libre pensée, il fait claquer avec orgueil au-dessus de sa tête l'archaïque pennon de « l'orthodoxie » ; il s'applique à lui-même une épithète que les élégants redouteraient comme une marque au fer rouge. Et il descend dans la lice, pareil à un chevalier d'antan, armé de pied en cap, provocant, cherchant querelle, avide de croiser le fer. Il commence par coller sur la poitrine de ses adversaires — les littérateurs les

plus à la mode parmi ses contemporains — l'écriteau qui flamboyait jadis au feu des bûchers de l'Inquisition et qui porte en grosses lettres le mot terrible : Hérétiques.

Ce qui m'intéresse en M. Rudyard Kipling, écrit-il, ce n'est ni son art si vivant, ni sa vigoureuse personnalité ; je m'occupe de lui comme d'un hérétique, c'est-à-dire comme d'un homme dont les vues sur les choses ont l'audace de différer des miennes. Je n'ai point affaire à M. Bernard Shaw comme à l'un des esprits les plus brillants et des hommes les plus honnêtes de ce temps ; j'ai affaire à lui en tant qu'il est un hérétique, c'est-à-dire un homme dont la philosophie est parfaitement solide, parfaitement cohérente et parfaitement fausse [1].

Donc foin du libéralisme doctrinal, qui n'est jamais tout à fait sûr d'avoir raison, qui ne profère son opinion qu'en l'entourant de réserves et en la retirant à demi, qui prodigue des égards pareils à toutes les croyances, les traitant comme des vérités égales en droits, ou comme les aspects, les « moments » divers d'une même vérité en évolution perpétuelle [2]. Chesterton se campe dans l'attitude inverse. Son intolérance n'ira pas, il est vrai, jusqu'à réclamer le bûcher pour ses « hérétiques »,

mais il y a quelque chose de plus absurde et de moins pratique infiniment que de brûler un homme pour sa philosophie. C'est de dire que sa philosophie n'importe pas, et cela se fait universellement au vingtième siè-

1. *Heretics*, Londres, John Lane, 1910, p. 22. La première édition de l'ouvrage est de 1905.
2. *Ibid.*, p. 293.

cle... Les théories générales sont partout méprisées... L'athéisme lui-même est trop théologique pour les hommes d'aujourd'hui... Pas de généralisation ! M. Bernard Shaw a formulé cela dans une épigramme parfaite : *la règle d'or,* dit-il, *est qu'il n'y a pas de règle d'or.* Ainsi nous discuterons désormais de plus en plus sur tous les détails de l'art, de la politique, de la littérature. L'opinion d'un homme sur les tramways importe ; son opinion sur Botticelli importe ; son opinion sur toute chose n'importe pas. Il lui est loisible de retourner en tous sens et d'explorer des milliers d'objets ; mais qu'il n'aille pas découvrir cet objet étrange : l'univers ! Car, s'il le faisait, il aurait une religion et serait perdu. Tout importe, excepté le tout [1].

Le bon goût, la dernière et la plus vile des superstitions humaines, a réussi à nous imposer silence [sur les questions religieuses]. Il y a soixante ans, il était de mauvais goût de s'avouer athée... Maintenant il est d'un égal mauvais goût de s'avouer chrétien. L'émancipation n'a rien fait qu'enfermer le saint et l'hérésiarque dans la même tour silencieuse. Alors nous parlons de Lord Anglesey et du beau temps, et nous appelons cela la complète liberté de tous les *credo* [2].

Parce qu'il rompt en visière avec cette mode, Chesterton est le témoin insigne d'une révolution qui est en train de s'accomplir sous nos yeux. Le culte de la nuance imprécise, le souci de n'être tout à fait conquis par rien fait place en beaucoup d'esprits au besoin du catégorique et de l'absolu. Les échos de ce changement s'entre-répondent des

1. *Heretics*, p. 13.
2. *Ibid.*, p. 15.

deux côtés de la Manche. Un jeune Français, Ernest Psichari, trace ces lignes :

Ah ! non, nous ne rions pas en Afrique. Je sais que nous n'y serons pas des sceptiques, que nous *choisirons*, que toujours nous voudrons choisir. Nous ne sommes pas de ceux qui veulent tout concilier, tout aimer. Que les délicats s'en aillent donc !... Il faut ici un regard ferme sur la vie, un regard pur allant droit devant soi, un regard jeune, de toute franchise, de toute clarté [1]... Ce qui décidément caractérise ce pays [l'Afrique], c'est qu'il n'y a pas de nuances. A peine de la couleur : du noir, du blanc. C'est ainsi que je voudrais écrire. « Pas de couleur. Rien que la nuance », dit Verlaine. Mais Verlaine ici nous fait horreur [2].

Presque dans les mêmes termes, Chesterton loue l'Église d'avoir maintenu intactes, sans les combiner ni les fondre dans je ne sais quelle honnête moyenne, les énergies divergentes du christianisme : par exemple, le culte de la famille nombreuse et celui de la virginité.

Elle les a gardées côte à côte, comme deux fortes couleurs, le rouge et le blanc, pareilles au rouge et au blanc qui sont sur le bouclier de saint Georges. Elle a toujours eu une haine salubre du rose. Elle déteste cette combinaison de deux couleurs qui est le débile expédient des philosophes. Elle déteste cette évolution du noir au blanc, qui produit l'équivalent du gris sale [3].

Avec de telles dispositions, il n'est pas étonnant

1. *Les Voix qui crient dans le désert* in *Correspondant*, 25 novembre 1919, p. 654.
2. *Ibid.*, p. 674.
3. *Orthodoxy*, p. 177.

que notre auteur fasse un abondant carnage de toutes les fines, délicates et maladives doctrines modernes, qui doutent de la vérité. Plein d'un entrain étincelant et d'un âpre « humour », il va sabrant sans merci cette foule prétentieuse et débile :

Je tiens, d'accord avec les pragmatistes, que l'apparence de la vérité objective n'est pas tout, qu'un besoin impérieux existe de croire les choses nécessaires à l'esprit humain. Mais je prétends qu'une de ces nécessités est précisément la croyance à une vérité objective. Le pragmatisme dit à l'homme de penser ce qu'il est nécessaire de penser et de ne pas s'occuper de l'absolu. Mais précisément l'une des choses qu'il est nécessaire de penser, c'est l'absolu [1].

Les attitudes faussement modestes du scepticisme sont bousculées d'un coup roide :

Ce dont nous souffrons aujourd'hui, c'est d'un déplacement vicieux de l'humilité. La modestie a quitté l'organe de l'ambition. Elle s'est établie dans l'organe de la conviction où elle n'aurait jamais dû être... A tous les coins de rue, on est exposé à rencontrer un homme qui profère cette assertion frénétique et blasphématoire : « Je puis me tromper. » Chaque jour vous croisez quelqu'un qui vous dit : « Évidemment, mon point de vue peut n'être pas juste. » Évidemment, au contraire, son point de vue doit être juste, ou ce n'est pas son point de vue [2].

Les théories de l'évolution indéterminée et de

1. *Orthodoxy*, p. 62.
2. *Ibid.*, p. 53, 54.

la vérité changeante sont critiquées avec la même verdeur :

Le vice de la notion moderne du progrès intellectuel consiste à le représenter toujours comme conditionné par le brisement des liens, l'effacement des limites, le rejet des dogmes. Pourtant, s'il existe quelque chose de tel qu'une croissance de l'esprit, ce doit être une croissance de convictions de plus en plus définies, de dogmes de plus en plus nombreux. Le cerveau humain est une machine à produire des conclusions ; s'il ne peut arriver à conclure, c'est qu'il est rouillé. Quand on vient nous parler d'un homme trop intelligent pour croire, c'est presque une contradiction dans les termes. C'est comme si l'on nous parlait d'un clou trop bon pour fixer un tapis au parquet, d'un verrou trop bon pour maintenir une porte close. Il n'est guère exact de définir l'homme, avec Carlyle, un animal qui fabrique des instruments. Car les fourmis, les castors et beaucoup d'autres animaux en fabriquent... Mais on peut le définir : un animal qui fabrique des dogmes. A mesure qu'il entasse doctrine sur doctrine et conclusion sur conclusion dans la bâtisse de quelque énorme système philosophique ou religieux, il devient, — dans le seul sens légitime de l'expression, — de plus en plus humain. Au contraire, quand, par un scepticisme de plus en plus raffiné, il laisse tomber les doctrines les unes après les autres, quand il refuse de s'attacher à aucun système, quand il prétend se placer au delà des définitions..., il rétrograde lentement, en vertu de son procédé même, vers la vague mentalité des animaux errants et vers l'inconscience de l'herbe. Les arbres n'ont pas de dogmes. Les navets sont singulièrement libéraux [1].

Personne ne doit se mêler d'employer le mot « progrès »

1. *Heretics*, p. 285, 286.

à moins d'avoir un *credo* défini et un code moral coulé en fer. Personne ne peut être homme de progrès sans être doctrinaire. Je pourrais presque dire : personne ne peut être homme de progrès sans être infaillible, ou du moins sans croire à quelque infaillibilité. Car le progrès, par son nom même, indique une direction. Du moment que nous commençons à douter le moins du monde de la direction, nous commençons à douter, dans la même mesure, du progrès [1].

Chose étrange chez le poète aux visions colorées qu'est Chesterton, il a le goût violent de l'abstrait. Il l'aime jusqu'à défendre un jour, contre H.-G. Wells, la théorie des idées platoniciennes [2]. Mais partout sa critique pointe droit sur lui, perçant les « métaphores matérielles », faisant tomber la bourre des mots qui comblent les vides de l'idée, dépeçant le mannequin littéraire jusqu'à le réduire à sa carcasse conceptuelle.

Nietzsche n'est pas « un penseur fort et hardi ». Jamais il ne pose sa pensée devant lui, dans la nudité des termes abstraits, comme le font Aristote, Calvin et même Karl Marx, ces hommes de pensée intrépides. Nietzsche échappe toujours à une question par une métaphore physique, ainsi qu'un aimable poète de second ordre. Il dit : « *au delà* du bien et du mal », parce qu'il n'a pas le courage de dire « *meilleur* que le bien et le mal » ou « *pire* que le bien et le mal ». S'il avait regardé ainsi sa pensée en face et sans métaphores, il aurait vu qu'elle était un non-sens [3].

1. *Heretics*, p. 36.
2. *Ibid.*, p. 83.
3. *Orthodoxy*, p. 190.

Et Chesterton prend vivement à partie les gens pratiques, les hommes d'affaires qui se targuent de n'être point « des intellectuels » :

Les idées sont dangereuses, dit-il, mais surtout pour celui qui n'en a pas. L'homme sans idées éprouvera que la première venue lui montera à la tête, comme un verre de vin monte à la tête d'un abstinent [1].

Il sera à la merci de tous les entraînements de l'esprit. Contre ce danger, il n'y a qu'un remède : se saturer d'idées. Connaître les théories diverses, les critiquer et choisir avec réflexion parmi elles, voilà la seule issue possible.

C'est le vrai moyen de n'être ni un bigot ni un fanatique, mais quelque chose de plus ferme qu'un bigot et de plus terrible qu'un fanatique : je veux dire un homme d'opinion définie [2]. [Bref], il faut avoir une croyance abstraite..., des convictions extrêmes [3]... Les choses dont nous avons le plus besoin pour des buts immédiatement pratiques sont toutes des abstractions. Nous avons besoin d'une vue juste sur la destinée humaine, d'une vue juste sur la société humaine [4]... Tout homme dans la rue doit embrasser une métaphysique et s'y tenir fermement [5].

La littérature même se trouvera bien de ce parti pris. Car au fond, rien n'est intéressant que la métaphysique et les dogmes. Celui qui n'a rien à nous dire sur les problèmes vitaux dont nous

1. *Heretics*, p. 297.
2. *Ibid.*, p. 299.
3. *Ibid.*, p. 294.
4. *Ibid.*, p. 140.
5. *Ibid.*, p. 301.

sommes tous préoccupés, qu'il se taise. Tout homme qui compte a une doctrine abstraite, formule un enseignement dogmatique, relègue ses contradicteurs parmi ceux qui se trompent. Malgré leurs dénégations verbales, les écrivains affranchis, que Chesterton traite d'hérétiques, ne font pas exception. Ils enseignent, ils apportent leur message sur les questions suprêmes, ils veulent être pris au sérieux et crus. Pas de grand art sans philosophie. L'art pour l'art est un parodoxe décevant : l'artiste qui s'y tient restera forcément superficiel et vain.

Personne n'est assez sage pour devenir un grand artiste, sans l'être assez pour désirer être philosophe. Personne n'est assez énergique pour réussir dans l'art, sans l'être assez pour désirer dépasser l'art. Un artiste inférieur se contente de l'art. Un grand artiste ne se contente de rien, si ce n'est du tout... On peut exprimer cela, si l'on veut, en disant que, pour trouver de la doctrine, il faut s'adresser aux grands artistes. Mais la psychologie du sujet nous apprend que ce n'est pas ainsi qu'il faut poser la thèse. La thèse vraie, c'est que, pour trouver un art tant soit peu vivant et hardi, nous devons nous adresser aux doctrinaires [1].

* * *

Nous croyons connaître notre auteur. Des traits si accusés nous laissent une impression bien définie... Eh bien ! tournons la page, — n'importe quelle page, car chacune d'elles reflète les mêmes tendances, — et nous allons le voir avec un visage

1. *Heretics*, p. 289, 290.

tout différent. Ce dogmatiste intransigeant qui nous a prêché si fort la nécessité de l'abstraction, le respect des liens, des limites, de la fixité dans le domaine de l'esprit, se révèle maintenant comme un passionné de liberté, de nouveautés et de romantisme. La liberté est l'un des articles dominants de son *credo*, l'un de ses « dogmes » favoris : et c'est non seulement la liberté humaine, sociale et politique, la démocratie, les droits de l'homme (pour lesquels Chesterton garde le culte un peu naïf de nos grands ancêtres), mais encore la liberté dans la nature, l'absence dans l'univers de toute nécessité et de toute règle fixe. Ne parlez point à ce poète des « lois de la nature » : il ne les voit pas. Ces choses lourdes, rigides, monotones, se sont vaporisées sous ses yeux enchantés : à leur place il n'y a que le bon plaisir ou le caprice. L'univers est le domaine des lutins, le pays des fées, *fairyland*, *elfland,* où tout peut arriver, où rien n'est prévisible à coup sûr.

C'est surtout dans un chapitre d'*Orthodoxy,* merveilleux de verve, d'esprit et de fraîcheur, — intitulé « la morale au pays des lutins » *The Ethics of Elfland*, — que Chesterton expose cette philosophie de l'univers. Nous ne nous ennuierons pas à le feuilleter quelques instants.

Les hommes de science, les déterministes à lunettes confondent, dit-il, deux choses : la connexion logique ou mathématique et la simple succession des phénomènes physiques. Ils englobent

l'une et l'autre sous le terme commun de « nécessité » ou de « loi ». « Ils s'expriment comme si le fait que les arbres portent des fruits était aussi nécessaire que 2 et 2 font 4[1] ». La philosophie des contes de fées, beaucoup plus fine, sépare, d'une distinction bien affilée, les deux ordres de faits. Elle les distingue

au moyen de son critère propre : l'imagination. Nous ne pouvons pas nous *imaginer* 2 et 2 ne faisant pas 4. Mais nous pouvons facilement nous imaginer les arbres ne portant pas de fruits et devenant, par exemple, des chandeliers d'or ou des tigres pendus par la queue. Les personnes à lunettes parlent beaucoup d'un homme appelé Newton, qui fut heurté par une pomme et découvrit une loi.

Mais elles font là-dessus un brouillamini d'idées :

Si la pomme a heurté le nez de Newton, le nez de Newton a heurté la pomme : voilà une vraie nécessité, parce que nous ne pouvons concevoir l'un sans l'autre. Mais nous pouvons très bien concevoir la pomme ne tombant pas sur le nez de Newton ; nous pouvons nous la figurer volant avec impétuosité à travers les airs, afin d'aller heurter un autre nez, pour lequel elle avait une antipathie plus marquée[2].

L'homme de science dit : coupez la tige, et la pomme tombera. Mais il le dit avec assurance, comme si une idée conduisait réellement à l'autre. La sorcière du conte dit : soufflez de la trompe et le château de l'ogre tombera. Mais elle ne le dit pas comme si c'était là un effet qui sortit évidemment de sa cause. Sans doute elle

1. *Orthodoxy*, p. 88.
2. *Ibid.* et p. 89.

a donné le même conseil à plusieurs champions et elle a vu tomber bien des châteaux. Mais elle ne se départ point pour cela de son étonnement ni de sa raison. Elle ne se torture pas la cervelle pour arriver à concevoir une connexion mentale entre un son de trompe et la chute d'une tour. Au contraire, les hommes de science se torturent la cervelle jusqu'à ce qu'ils arrivent à imaginer une connexion mentale nécessaire entre une pomme quittant la branche et une pomme tombant sur le sol. En vérité, ils parlent comme s'ils avaient découvert, non pas seulement une série de faits merveilleux, mais une vérité qui les unit. Ils parlent comme si la connexion physique de deux faits étranges les reliait philosophiquement. Ils ont l'impression que si un événement incompréhensible suit constamment un autre événement non moins incompréhensible, les deux ensemble composent un événement compréhensible. Deux énigmes obscures font une solution claire [1].

Au fond, l'homme de science, « le professeur matérialiste », est un sentimental, mené par d'obscurs souvenirs d'impressions subies et par des associations dépourvues de logique. Il a vu si souvent les oiseaux voler et pondre qu'il unit ces deux idées disparates « par je ne sais quel lien d'émotion et de rêve ». Un pommier le fait invinciblement penser aux pommes :

Mais le froid rationaliste du royaume des fées ne voit pas pourquoi, dans l'abstrait, les pommiers ne porteraient pas des tulipes cramoisies. Cela arrive quelquefois dans son pays [2]... Comment un œuf peut-il devenir un poulet ? Voilà une question que nous ne

1. *Orthodoxy*, p. 89, 90.
2. *Ibid.*, p. 93.

pouvons pas plus résoudre que celle-ci : comment un ours a-t-il pu devenir un prince enchanté ? Considérés comme *idées*, l'œuf et le poulet sont plus éloignés l'un de l'autre que l'ours et le prince, car l'œuf, de lui-même, ne suggère pas l'idée du poulet, tandis qu'il y a des princes qui suggèrent l'idée de l'ours [1].

Concluons :

Supposé donc que certaines transformations aient lieu, il est essentiel de les considérer au point de vue philosophique, qui est celui des contes de fées, et non au point de vue anti-philosophique de la science et des « lois de la nature ». Quand on nous demande pourquoi les œufs deviennent des oiseaux ou pourquoi les fruits tombent en automne, nous devons répondre exactement comme l'eût fait la marraine-fée de Cendrillon, si celle-ci lui eût demandé pourquoi les souris étaient devenues des chevaux ou pourquoi ses beaux habits devaient tomber de ses épaules à minuit. Nous devons répondre que c'est *magique* [2].

Tous les termes scientifiques : « loi », « nécessité », « ordre », « tendance », etc., ne sont réellement pas des termes intellectuels, parce qu'ils supposent une synthèse psychologique que nous ne possédons pas. Les seules expressions qui m'aient jamais paru satisfaisantes pour dépeindre la nature sont celles des contes de fées : « charme », « ensorcellement », « enchantement ». Ils expriment l'aspect arbitraire et mystérieux de l'événement. Un arbre porte des fruits, parce que c'est un arbre *magique*. L'eau coule le long des pentes, parce qu'elle est enchantée. Le soleil brille, parce qu'il est enchanté [3].

Dans une telle conception, affirme notre auteur

1. *Orthodoxy*, p. 91.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*, p. 92.

avec une parfaite sérénité, il n'y a pas la moindre fantaisie, pas le moindre mysticisme. « Nous rencontrerons peut-être le mysticisme plus tard. » Mais ici nous parlons simplement le langage rationnel et même agnostique. Nous avouons notre ignorance. Le fantaisiste, le visionnaire, c'est celui qui vient nous parler d'une « loi » qu'il n'a jamais vue[1].

Arrivé à ce point et abasourdi, non sans cause, par des conclusions aussi impudemment naïves, quelque tenant de la science ou simplement du gros bon sens, essayera peut-être d'insister. La constance des effets, dira-t-il, n'est-elle pas le signe d'une loi immuable, la preuve que l'univers fonctionne comme une machine aveugle ? Pas du tout, répond Chesterton. « Les gens croient que si l'univers était mû par des motifs personnels, il varierait ; que si le soleil était vivant, il danserait... Sophisme !... » Car l'uniformité, la répétition constante des mêmes actes ne sont pas les indices de la passivité ou de la mort, mais au contraire ceux d'un élan qui réussit, d'une vie qui demeure fraîche et forte. Par exemple, si l'homme change sa manière d'agir, c'est qu'elle ne lui a pas réussi ou qu'il en est lassé. Les enfants, dont l'organisme est plein d'une vitalité intense et dont l'esprit est neuf, ne se lassent pas de voir et de faire les mêmes choses. Ils remuent indéfiniment leurs jambes, d'un même

1. *Orthodoxy*, p. 92.

mouvement rythmique. Après une expérience qui les a intéressés, « ils disent toujours : Encore ! » Et les grandes personnes s'épuisent à les satisfaire :

Car les grandes personnes ne sont pas assez fortes pour se réjouir dans la monotonie. [Or] peut-être le soleil se lève-t-il régulièrement parce qu'il n'est jamais fatigué de se lever... Peut-être Dieu est-il assez fort pour se réjouir dans la monotonie. Il est possible que chaque matin Dieu dise au soleil : Encore ! et chaque soir, à la lune : Encore ! [Si les pâquerettes naissent toutes semblables], c'est peut-être que Dieu fabrique à part chacune d'elles, mais qu'il n'est jamais las d'en fabriquer. Peut-être a-t-il éternellement les appétits de l'enfance ; car nous autres, nous avons péché et nous sommes devenus vieux ; mais notre père est plus jeune que nous [1].

On devine quel intérêt et quelle fraîcheur va prendre la vision du monde à la lumière de pareilles idées. Pour le fatalisme scientifique, l'univers est terne et usé, toute vie et toute spontanéité en est absente. Les anneaux de fer de la chaîne du déterminisme se tiennent étroitement et s'attirent infailliblement l'un l'autre. Tout est fixé, prémédité. Rien de vraiment nouveau n'arrive jamais. Rien n'est vraiment *arrivé* depuis l'origine des choses. Encore n'est-on pas bien sûr que quelque chose soit arrivé alors... « La feuille de l'arbre est verte parce qu'elle n'a jamais pu être autrement. » Nul lieu à l'admiration ou à l'étonnement. Mais pour l'esprit nourri de la saine philosophie des contes de fées, il n'en va pas ainsi :

1. *Orthodoxy*, p. 105, 106.

Il se réjouit de voir la feuille verte, précisément parce qu'elle aurait pu être écarlate. Elle l'impressionne comme si elle était devenue verte l'instant avant qu'il la regarde. Il est charmé que la neige soit blanche, pour ce motif strictement raisonnable qu'elle eût pu être noire. Chaque couleur a un caractère de hardiesse, comme si elle résultait d'un choix. Le rouge des roses du jardin n'est pas seulement décidé, il est dramatique, comme un sang fraîchement versé. On a l'impression qu'il y a eu *quelque chose de fait*[1].

Et l'on estime l'événement à son prix. N'ayant compté sur rien, le philosophe des contes de fées est prêt à l'admiration et à l'extase. N'ayant pas tout deviné et tout prédit avec assurance, il est porté à une humilité de bon aloi. Il est disposé aussi à la docilité envers une Puissance supérieure, s'il en existe. Car le monde est si inattendu que la morale pourra bien être arbitraire ; ce qui nous a été donné est si merveilleux qu'en échange, la loi qui nous sera imposée pourra être rigoureuse. « Il vaudrait la peine de jeûner quarante jours pour entendre chanter un merle. On passerait par le feu rien que pour voir une primevère[2]. »

*
* *

Telles sont les attitudes contrastées de la pensée chestertonienne, à la fois très arrêtée et très libre d'allures, très dogmatique et très fantaisiste, oscillant sans cesse de la métaphysique à la poésie. Son

1. *Orthodoxy*, p. 103, 104. Cf. *Heretics*, p. 65.
2. *Ibid.*, p. 102.

dogmatisme s'appuie, dans le domaine de l'abstrait, sur la croyance à une vérité déterminée, sur de l'absolu logique et conceptuel ; par là, il s'oppose au relativisme et au pragmatisme, au volontarisme radical, à la doctrine du progrès pour le progrès ou de l'art pour l'art, tendances qui, n'étant pas spécifiées par l'idée, ne peuvent être qu'amorphes et inconsistantes. Dans le domaine des faits, ce dogmatisme s'appuie, non sur des lois invariables, mais sur des phénomènes contingents qui peuvent néanmoins être constants et uniformes. Il édifie là ce qu'on pourrait appeler une philosophie de l'arbitraire. — Faut-il, avant d'aller plus loin, apprécier cette philosophie, si l'on peut donner ce nom à la riante vision qui prend le monde pour un domaine de féerie ? On ose à peine infliger à cette pensée en fleur le dur contact des instruments de l'analyse critique. Mais il s'agit ici d'une donnée première à laquelle se suspendent d'innombrables conséquences, que nous verrons se dérouler à travers toute l'œuvre de Chesterton. Et lui-même se tiendrait offensé de notre réserve. Il insiste pour être traité en philosophe et nous avons vu qu'il nous invite, j'allais dire qu'il nous provoque, à la discussion d'idées. Nous ne pouvons donc nous y dérober tout à fait.

A tout prendre d'ailleurs, cette philosophie n'est pas si excentrique qu'elle le paraît. En dépit de son allure originale et hautement personnelle, de sa marche, disons mieux, de son vol, capricieux

comme celui d'un papillon ivre de soleil et de nectar, on sent qu'un sûr instinct la guide et qu'elle est partie dans la bonne direction. Une idée solide en occupe le centre, lui donne du poids et de l'équilibre, c'est qu'originairement les choses n'existent et ne sont spécifiées qu'en vertu d'un acte de bon plaisir : conception qui appelle d'avance l'affirmation théologique à laquelle aboutira son auteur, et que saint Augustin exprime dans cette formule nerveuse : *Cum voluntas... Creatoris, conditæ rei cujusque natura sit*[1]. Le fatalisme est faux. Dans le monde des faits, la nécessité ne peut jamais être une explication dernière, parce qu'elle ne dit pas pourquoi ceci existe plutôt que cela, ni ce qui a décidé entre diverses réalisations ou directions possibles. Le déterminisme est, par définition, chose conditionnée : sa place dans la réalité ne saurait donc être que secondaire et subordonnée. Il n'est jamais qu'une apparence de nécessité, une nécessité « hypothétique », car il doit dépendre, en dernière analyse, d'un arbitraire premier, disons mieux, d'un arbitraire perpétuel. En effet, le monde des faits ne porte pas, comme les évidences mathématiques ou logiques, le caractère de la nécessité. Si donc il s'offre à nous, à cet instant précis, dans la variété de ses caractères, avec le vert des feuilles, l'incarnat des roses et la blancheur de la neige, c'est sûrement que quelqu'un le veut actuellement

1. *De Civitate, Dei*, Lib. xxi, cap. 8, n° 2. Migne, *P. L.*, t. xli, col. 721.

ainsi, qui pourrait vouloir autrement. *Creatoris voluntas*, dit encore saint Augustin, *rerum necessitas est*[1]. Tout est suspendu, à chaque seconde, au *Fiat* divin. Et si tout continue et se répète, c'est vraiment que Dieu dit à l'univers : « Encore ! »

Malheureusement, il advient qu'à force d'insister sur une idée et, pour ainsi dire, de l'étirer en des conclusions toujours plus décidées et plus paradoxales, notre poète finisse par en faire évanouir la substance solide : c'est du verre filé, mais tellement filé et dévidé en tant de festons, qu'il se casse. Très souvent, avec Chesterton, on part d'un point de vue juste et fort, pour se perdre en des fantaisies brillantes et fragiles : on goûte la valeur centrale de la pensée, mais on voit bien que sur ses franges d'or il faudrait rogner quelque chose. Par exemple, il est sain de railler le savant obtus, qui aperçoit la nature comme pétrifiée en des formes immuables, ainsi qu'une lave refroidie, qui identifie le cours normal des choses avec la nécessité. La philosophie des contes de fées a raison de se vanter d'être bien plus fine. Cependant cette coquetterie agressive l'empêche peut-être de l'être assez. Si son regard était plus posé, sans doute elle ne distinguerait pas seulement le fatal de l'arbitraire, mais elle apercevrait entre eux un milieu, un intermédiaire, qui est *le naturel*.

Assurément, Dieu peut créer ce qu'il veut. Mais,

1. *De Genesi ad litteram*, Lib. VI, cap. 15, n° 26. Migne, *P. L.*, t. XXXIV, col. 350.

supposé qu'il crée ceci et non cela, qu'il donne l'existence à telle essence plutôt qu'à telle autre, l'être réalisé, par le seul fait qu'il l'est, a des caractères, des aptitudes, des capacités propres. Une faculté d'agir d'une certaine manière et des exigences spéciales découlent de sa constitution même. La pierre, tant qu'elle reste pierre, n'est pas susceptible de voir ou de sentir, tandis que l'animal en est capable. Mais « de ces pierres Dieu peut susciter des enfants d'Abraham ». La verge d'Aaron deviendra serpent, si Dieu en décide ainsi ; mais, verge ou serpent, elle se comportera différemment. Les pommiers ne sont pas disposés naturellement à porter des tulipes. Et quoique le philosophe du pays des fées ne voie pas d'inconvénient à ce que les oiseaux abandonnent la coutume de pondre, un oiseau qui ne serait plus ovipare ne serait plus un oiseau, mais quelque chose d'autre, une espèce animale nouvelle. Des transformations profondes auraient eu lieu dans son organisme, en fonction desquelles tout s'y serait modifié.

« Le savant dit : coupez la tige et la pomme tombera ; la sorcière dit : soufflez de la trompe et la tour tombera. » En dépit des allègres affirmations de Chesterton, il n'y a aucune parité entre les deux séries de faits. La section de la tige amène naturellement la chute de la pomme : l'une est le moyen normal de l'autre, et l'on voit, au moins en partie, comment ce moyen opère, car il ôte à la pomme son point d'appui. Tandis que le son de la trompe

n'a aucune relation perceptible avec la chute de la tour, il peut en être l'occasion ; mais nous ne voyons pas qu'il en soit le moyen. Les phénomènes qui s'entre-suivent dans l'univers sont autre chose que les grains désenfilés d'un chapelet de caprices divins. Il y a entre eux des liens. Très souvent notre expérience constate une *proportion* entre l'antécédent et le conséquent ; le premier possède déjà la qualité que sa présence va faire apparaître chez le second : tout s'éclaire autour d'un objet lumineux, le papier flambe au contact du feu. Ou bien le conséquent présente une réplique en sens inverse des caractères de l'antécédent : sous une lame aiguisée s'ouvre dans le bois une fente de même taille ; la cire reproduit en bosse l'effigie que le cachet porte en creux. Pourquoi ces couples, ces séries de similitudes, si les premières ne commandent pas réellement celles qui suivent ? Ailleurs ces correspondances d'éléments pareils ne se montrent pas ainsi à nu, mais on constate un parallélisme exact entre la qualité, la masse, la durée, les variations de l'antécédent et celles du conséquent. Et enfin, nulle part on ne rencontre dans l'univers de phénomènes absolument neutres, c'est-à-dire dont la présence, l'absence ou le degré soient toujours indifférents au milieu où ils se trouvent. Si le bon plaisir divin est seul en jeu, si la puissance suprême agit à elle toute seule, dans un isolement complet, sans employer aucun instrument fini, d'où vient qu'elle attend toujours pour s'exercer la présence

d'éléments proportionnés avec plus ou moins de rigueur aux effets qu'elle peut produire ? Pourquoi ne voit-on pas dans le train journalier du monde, les événements les plus disparates s'entre-suivre, et leur courbe dessiner les arabesques les plus fantaisistes, se hacher en soubresauts pareils au diagramme d'une température de fièvre ? Pourquoi n'importe quoi n'arrive-t-il pas après n'importe quoi ? Je ne parle pas encore ici de la répétition des phénomènes, mais de leur continuité entre eux. Considérés dans leur ensemble, ils ne paraissent se produire qu'après des préambules, des préfaces parfois fort longues et des préparations subtiles ; ils se prolongent et se fondent, pour ainsi dire, les uns dans les autres. Devant un tel spectacle, impossible de résister à la conclusion qui en jaillit : les éléments présents sont utilisés dans le résultat, ils ne restent pas neutres, inertes, sans influence et sans action, cédant toute la place à l'omnipotence divine. Et quand nous les voyons réagir ainsi les uns sur les autres de façon constante et uniforme, comment nous défendre de penser qu'ils enferment des forces constantes, stables, déterminées à produire les mêmes effets ? Que si, dans certains cas comme celui de la pesanteur, la force qui agit reste mystérieuse, nous sommes cependant fondés, par l'analogie générale, à affirmer qu'elle existe. Cela est rationnel et non mystique. Ce n'est pas « la « science moderne » — à laquelle Chesterton en veut si fort — qui conclut ainsi ; c'est au contraire

le bon sens vulgaire, le sens commun de l'humanité, que le même Chesterton prise si haut. Ce n'est pas quelque ambitieuse métaphysique allemande, c'est au contraire la vieille philosophie traditionnelle, humblement sensée et audacieusement réaliste, tout simplement celle de la *virtus dormitiva*... Tandis que la conception, soi-disant populaire, de l'auteur d'*Orthodoxy*, coïncide avec une bizarre métaphysique arabe, connue sous le nom barbare d'« occasionalisme », pour laquelle saint Thomas d'Aquin, malgré son imperturbable sérénité, a eu des mots durs : *Haec positio stulta est, et contrariatur dictis philosophorum et sanctorum.*

De même, c'est un mérite philosophique appréciable d'avoir deviné que la liberté et la vie n'impliquent nullement des variations perpétuelles, d'avoir entrevu que, sous leurs formes les plus hautes, elles s'étalent au contraire en une plénitude immobile. Il est bien vrai aussi que la constance de l'ordre renforce, loin de l'atténuer, l'exigence d'une direction intelligente, et que ceux qui arguent de l'uniformité de la nature pour conclure qu'elle procède uniquement de causes aveugles, ne sont guère philosophes. Mais ici encore, de temps en temps, dans la griserie des passes d'armes éblouissantes, l'épée du champion de l'orthodoxie glisse et dévie de la juste direction. Qui prouve trop ne prouve rien. Or parfois les arguments de Chesterton semblent vouloir amener cette conclusion humoristique, que c'est la nature elle-même qui est

libre et qui choisit de se répéter. Poésie, dira-t-on, fantaisie voltigeante qu'on gâte en voulant l'étreindre par une critique rigoureuse. D'accord, mais peut-être est-ce là précisément, sinon le défaut inévitable, du moins le danger perpétuel du genre choisi par Chesterton : la philosophie littéraire et humoristique. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'un constructeur intelligent et libre peut monter une machine aveugle, et que si la répétition invariée des mêmes effets ne prouve rien contre son intelligence à lui, elle peut être une raison de refuser cette qualité à la machine.

La vie n'implique pas *essentiellement* le changement, soit. Mais si les circonstances changent, la vie consciente, qui le remarque, changera aussi, pour s'y adapter. Par l'utilisation incessamment variée des moyens divers que le milieu lui fournit, elle poursuit son but personnel. Elle se fait toujours plus ou moins le centre du monde. L'élément inerte au contraire, submergé et roulé dans l'océan des mouvements cosmiques, se laisse faire : il subit passivement ce qui se passe et y réagit fatalement, uniformément, sans montrer jamais de préférences individuelles. Et l'ordonnateur de l'ensemble, qui ne s'intéresse pas à lui de façon spéciale, qui n'a pas construit le tout pour l'avantage privé de chaque pièce, n'a point égard à ces inconvénients particuliers. Or il y a dans le monde des parties mortes et des parties vives, des énergies clairvoyantes et des forces aveugles, et l'on peut dis-

cerner les unes des autres. La pomme qui tombe ne choisit pas sa route, mais la fourmi sait fort bien tourner un obstacle et organiser des moyens efficaces pour charroyer un grain. Que l'ébullition dialectique ne nous empêche pas d'apercevoir ces évidences banales ! Là où jamais aucun signe de conscience ou de vie n'apparaît, il n'y a aucune raison de croire que la vie ou la conscience soient présentes. Le bon sens économise les explications ; il n'use pas de la plus haute quand la plus humble suffit... Mais après tout, libre à Chesterton de dire, sinon de penser, que le soleil a un goût personnel pour le lever matinal, ou même, à l'instar des vieilles mythologies, que c'est un gros animal vorace qui mange la lune tous les matins et la revomit tous les soirs. Je n'aurai pas l'intolérance et le mauvais goût de le déranger dans ces amusements. Je me permettrai seulement de lui adresser une remarque d'ordre purement littéraire, sur le mélange un peu heurté des genres, qui se remarque ici, et une autre, d'ordre plutôt pratique, sur le dommage que subissent, dans l'esprit du lecteur, des arguments apologétiques, au milieu desquels éclatent de telles joyeusetés.

*
* *

Jusqu'ici nous nous trouvons dans cette étude en face d'une antinomie. Nous avons constaté chez notre auteur deux attitudes fort diverses ; et les deux fragments de sa philosophie que nous con-

naissons n'ont pas l'air de se rejoindre. Il est temps de rechercher si quelque unité secrète ne règne pas entre ces diversités, si les morceaux, disjoints en apparence, ne s'emboîtent point par quelque côté.

Comment concilier l'intellectualisme rigide avec la fantaisie sans règle? le culte de la raison, de l'idée, de l'abstraction, avec l'admission de données arbitraires? Tout d'abord, avouons-le sans ambages: la conciliation parfaite et poussée jusqu'au détail est peut-être impossible. Il se produit, entre les idées de Chesterton, des équilibres instables, des mariages d'occasion et des divorces, dont l'explication n'est pas à chercher autre part que dans les sautes d'humeur de l'écrivain. L'ardeur de la dispute l'empêche de dessiner, d'une main froide, les contours de ses thèses; le besoin de contredire triomphalement l'adversaire l'emporte au delà des limites, et sa pensée se fausse quelquefois par les extrémités. Sous le bénéfice de cette remarque, il est permis de chercher encore une solution d'ensemble aux antinomies indiquées.

Ne nous y trompons pas. Le concept que vénère Chesterton est surtout celui qui enferme des éléments inaccessibles à la logique discursive: mystères de la révélation, données premières du sens commun. C'est cela d'abord qu'il veut défendre dans ses joutes intellectuelles éperdues. Il revendique les droits de la raison et même de l'abstraction; mais la raison pour lui c'est avant tout l'épa-

nouissement des instincts judicieux et des opinions traditionnelles de la vieille humanité, et l'abstraction, si elle veut faire autre chose que modeler des nuages, ne doit être que la transcription scrupuleuse de l'intuition ou de la foi. Avec sa rondeur coutumière, il ne cherche aucunement — nous avons pu en juger — à dissimuler l'antipathie que lui inspirent la science moderne, la philosophie scientifique, « la logique spéculative », les explications positives, les discussions critiques. Ce qu'il veut, c'est du dogme à forte dose, de la vérité solide et autoritaire, des affirmations nettes, de la foi, de la tradition : tel est le pain substantiel dont son intelligence est affamée. A travers toutes les discussions d'idées de cet impétueux raisonneur, on entend retentir en sourdine, comme un grognement continu, le mot de Pascal, cet autre impétueux raisonneur : « Humiliez-vous, raison impuissante ; taisez-vous, nature imbécile ! »

Cela se comprend. Devant une réalité qui se légitime par sa simple existence de fait, devant un monde qui relève, en dernière analyse, d'un acte de bon plaisir, il n'y a qu'à s'incliner. Le mystère est à accepter sans objection, puisqu'il s'impose. Soyons humbles, et soumettons-nous, comme on dit, à l'objet. L'attitude de l'esprit qui ramène tout à son étiage, qui a la prétention de tout comprendre et de faire tenir le réel énorme dans les étroits plateaux de ses balances, est une fatuité. « Il ne faut pas faire les malins » : les écrits de Chesterton

formeraient un abondant commentaire à ce mot de Joseph Lotte. Et par là encore, l'auteur d'*Orthodoxy* est bien de son siècle, de ce siècle qui, au fond de son scepticisme, a retrouvé le sens du mystère, et auquel Pascal agrée si fort ; il s'entendrait avec nos « pascalisants » ; et ici, de nouveau, les échos s'entre-répondent des deux côtés de la Manche. Le besoin de convictions fermes aboutit, chez un nombre croissant de nos contemporains, à la restauration complète de l'intellectualisme. Mais chez plusieurs, le mouvement s'arrête, indécis, à mi-côte, dans une sorte de fidéisme. J'ai cité plus haut quelques pensées d'Ernest Psichari. En voici d'autres, d'un son différent, prises pourtant au même niveau de développement, dans cet esprit que la forte direction dominicaine devait pousser un jour plus loin : « Il faudra bien qu'on nous laisse la paix avec les preuves et les syllogismes, et les inductions et les déductions... O mon Dieu, je ne vous connaissais pas, *parce que* je voulais vous prouver [1]. » Le cas de Chesterton est en partie analogue.

Nous avons trouvé notre paladin dressé pour la lutte au devant des réalités spirituelles qui forment les assises de la pensée et de l'action humaines : la certitude, la vérité, la raison, l'idée, et aussi la liberté, la morale, la religion [2]. La réalité de la matière n'est pas, à ses yeux, moins essentielle.

1. *Les Voix qui crient dans le désert* in *Correspondant*, 25 décembre 1919, p. 1038 *sqq*. J'ai souligné un mot.
2. *Orthodoxy*, chap. II, III.

Elle fait partie du patrimoine traditionnel. Elle possède un caractère sacré, quasi mystique. Un des personnages de Chesterton dit quelque part ce mot profond : « Je n'ai pas assez de foi pour croire à la matière [1]. » Et il ajoute que les doutes du matérialiste sont une plaisanterie à côté des doutes atroces, vertigineux du spiritualiste (lisez : de l'idéaliste [2]). La morne philosophie qui fait de ce beau monde diapré, multiforme, mouvant, une pure projection de la pensée solitaire, produit sur notre écrivain l'effet d'un obscène cauchemar. Elle blesse en lui le sens commun, le sens artistique et même le sens moral [3].

Mais ce qu'il importe de remarquer maintenant, c'est que Chesterton attribue toutes les « hérésies », auxquelles il oppose des réfutations populaires et pleines d'humour, à l'abus de la logique spéculative. Très justement il note chez leurs tenants, comme chez certains aliénés, la coexistence d'une logique enragée et envahissante avec un sens commun rabougri. Il parle plus d'une fois des « docteurs fous [4] », qui sont des philosophes ou des savants dont le système a fait chavirer la cervelle, et ceux-là ne sont pas tous enfermés dans les asiles. Il y en a même qui les dirigent au nom de la « Science », et qui y font enfermer les autres [5]. Chesterton raille

1. *Le Nommé Jeudi*, p. 249.
2. *Ibid*. Cf. *Orthodoxy*, p. 43 *sqq*.
3. *Orthodoxy*, *loc. cit*. et p. 242 à 246.
4. *Orthodoxy*, p. 36 et *The Ball and the Cross*, Londres, Wells Gardner, 1910, p. 283.
5. *The Ball*, p. 289 *sqq*.

assez agréablement leurs idées fixes et ce que l'on pourrait appeler, d'un terme médical : leur délire scientifique systématisé [1]. Il va même jusqu'à soutenir cette opinion hardie, que la folie se manifeste toujours par une débauche du raisonnement, jamais par une exaltation de l'imagination ou de la sensibilité. L'art et la poésie, pense-t-il, ne rendent pas fou, comme les mathématiques et les échecs. La poésie se laisse flotter sur l'océan infini des choses ; la spéculation essaye de le traverser : elle s'y épuise et s'y tue [2]. A lire telles pages de notre auteur, on pourrait même croire qu'il accorde aux doctrines qu'il combat le bénéfice de la logique, qu'il les tient pour irréfutables sur le terrain du raisonnement, et qu'enfin un acte de foi ou de volonté soit nécessaire pour s'évader de leur cercle fatal. Par exemple, rendu au terme du livre consacré aux « Hérétiques » et « plein de cet attendrissement qui convient aux choses qui s'achèvent », il s'excuse de ses duretés à l'égard des rationalistes, et en particulier, de leur avoir donné ce vilain nom :

Il n'y a pas, dit-il, de rationalistes. Nous croyons tous à des contes de fées ; nous y vivons. Certains esprits, inclinés à une poésie somptueuse, croient à la femme revêtue du soleil. D'autres, d'un instinct plus rustique, amis d'une mythologie inférieure, croient à l'impossible soleil lui-même. Les uns admettent le dogme indémontrable de l'existence de Dieu ; les autres, le dogme non

1. *The Ball*, p. 289, 290, 373.
2. *Orthodoxy*, p. 25.

moins indémontrable de l'existence du Monsieur d'à côté [1].

La pure raison tourne en rond sur elle-même, sans aboutir jamais à la réalité : celui qui s'embarque sur ce véhicule est pareil au voyageur d'un chemin de fer circulaire, qui refera éternellement le même parcours sans arriver nulle part, « à moins qu'il n'accomplisse l'acte volontaire, vigoureux et mystique de descendre » à une station de son choix [2].

Chesterton se complaît à présenter comme étrange, irrationnel, illogique, indémontrable ce qui est vrai, sensé, raisonnable au fond, sain, joyeux, efficace, fécond. « Nous avons trouvé la vérité, dit le P. Brown (l'un de ses porte-parole), et la vérité est absurde [3]. » En effet, dans les histoires policières où cet inoffensif ecclésiastique joue le rôle de « détective », c'est toujours l'une de ses hypothèses bizarres, stupides, invraisemblables, contradictoires, qui se trouve être l'expression des faits réels [4]. « C'est une chose banale, dit Chesterton, et cependant tombée dans l'oubli, que la vérité est plus étrange que la fiction. » Cela s'explique, car c'est l'homme qui taille la fiction à sa mesure et selon les routines de son esprit ; mais ce n'est pas lui qui fait la réalité [5]. En d'autres termes, le mystère est à reconnaître au cœur des choses, si l'on veut qu'elles deviennent

1. *Heretics*, p. 304.
2. *Orthodoxy*, p. 35.
3. *La Clairvoyance du Père Brown*, p. 170.
4. Par exemple, *ibid.*, p. 64, 294, etc.
5. *Heretics*, p. 60.

intelligibles ; c'est l'obscur qui explique le clair et l'invisible qui rend raison du visible :

L'homme peut tout comprendre à l'aide de ce qu'il ne comprend pas. Le logicien morbide essaye de tout rendre clair et il ne réussit qu'à tout rendre mystérieux. Le mystique, au contraire, permet au mystère de subsister en un seul point, et par là tout s'éclaire [1].

Contrairement à l'opinion commune, ce qui est plus rationnel est plus difficilement compris : cela ne prend point sur les esprits et ne devient jamais populaire.

Mais ce qui est irrationnel, tout le monde le comprend. Et voilà pourquoi la religion est née de si bonne heure et s'est répandue si largement dans le monde, tandis que la science est venue tard et ne s'est pas du tout répandue. Par toutes ses voix, l'histoire atteste que le mysticisme seul a quelque chance d'être compris par le peuple [2].

La supériorité de l'irrationnel s'affirme de même dans le domaine de la vie et de l'action. Il est seul viable et stimulant. Les fêtes rationalistes sont factices, et il n'y a pas d'extase rationnelle. Dans le cycle morne et raisonnable de l'année anglaise moderne, seule la Christmas met un rayon [3]. Les gens sérieux ont des égards pour la philosophie d'Auguste Comte et raillent sa religion. Naturellement Chesterton prend la position exactement inverse. Pour rien au mond ne ilelirait d'un bout

1. *Orthodoxy*, p. 47.
2. *Heretics*, p. 95.
3. *Ibid.*, p. 98.

à l'autre les œuvres du philosophe positiviste, mais il sympathise avec la liturgie du Grand Prêtre de l'Humanité, et il se voit très bien allumant un feu de joie pour l'anniversaire de Darwin [1]. Les sources de la joie, de la gaieté, de la vie florissante et exubérante, de la bonne santé morale sont dans le mysticisme. « Un jeune homme peut se préserver du vice en pensant habituellement aux maladies qu'il occasionne. Il peut aussi se garder chaste en pensant constamment à la Vierge Marie. » La première méthode est négative et froide, ce n'est qu'un frein, une bride ; la seconde est positive, élevante, excitante, parce qu'elle montre un idéal de beauté spirituelle. On peut croire la première plus raisonnable ; la seconde est certainement plus saine [2].

Chesterton résume tout ce parallèle et tout ce contraste dans un symbole qu'il affectionne et qui reparaît plus d'une fois dans ses écrits : celui de la Sphère et de la Croix. La Sphère, image de la science, est la figure parfaite, harmonieuse, achevée en ses lignes, mais fermée, incapable de dilatation ni de progrès. « La Croix au contraire, bien qu'elle porte au cœur le conflit et la contradiction, peut étendre indéfiniment ses deux bras sans altérer sa forme [3]. » Dans le dialogue qui s'engage en ballon, au-dessus du dôme de Saint-Paul de Londres, surmonté précisément d'une sphère et d'une croix, entre le pro-

1. *Heretics*, p. 98.
2. *Ibid.*, p. 26 ; cf. *Orthodoxy*, p. 46.
3. *Orthodoxy*, p. 48.

fesseur Lucifer, personnification de la science athée, et le moine Michel, personnification de la foi, le premier célèbre la Sphère et bafoue la Croix : il caresse de la main le globe, cet être « si dodu, si satisfait », si différent de « l'individu décharné qui étend [là haut] ses bras raides et las » :

Le Globe est raisonnable ; la Croix est déraisonnable. C'est un quadrupède avec une jambe plus longue que les autres. Le Globe est inévitable ; la Croix est arbitraire. Surtout le Globe est un en lui-même, la Croix est... en contradiction avec elle-même. Elle est le conflit de deux lignes hostiles, de direction inconciliable..., une collision, un heurt, une lutte dans la pierre... Arrière cet objet ! Sa forme même est une contradiction dans les termes.

A quoi le moine répond tranquillement :

— Nous aimons la contradiction dans les termes. L'homme est une contradiction dans les termes ; c'est un animal dont la supériorité sur les autres animaux consiste en ceci, qu'il est déchu. La Croix, dites-vous, est une collision éternelle ; je le suis aussi. La Croix est une lutte dans la pierre ; toute espèce de vie est une lutte dans la chair. La forme de la Croix est irrationnelle, précisément comme la forme de l'animal humain. Vous dites que la Croix est un quadrupède dont un membre dépasse les autres. Je dis que l'homme est un quadrupède qui se sert seulement de deux de ses jambes [1].

* * *

Le lecteur aura pu remarquer, au cours des

1. *The Ball and the Cross*, p. 9 à 11.

développements qui précèdent, quelques-unes de ces poussées de fièvre dialectique, par lesquelles l'écrivain semble prendre à tâche de démontrer sur lui-même sa thèse des abus de l'argumentation. Quoi qu'il en dise par exemple, l'existence de Dieu se prouve, et le Pouvoir mystique qu'il invoque, l'Église, ne prétend pas que nous saisissions cette suprême vérité de raison, en sortant de la raison, par un bond de la volonté ou de la pure foi. Mais, sans nous attarder à multiplier ici de trop faciles réserves de détail, reconnaissons plutôt dans l'ensemble, sous les saillies du paradoxe, un riche fonds de vérité. Oui, la plupart des erreurs de la philosophie moderne viennent de sa révolte orgueilleuse contre des données premières, qui sont à accepter et non à construire. Que de pas n'a-t-on pas fait dans des voies sans issue en voulant déduire l'hétérogène de l'homogène, la qualité de la quantité, la matière de l'esprit ou *vice versa*, en prétendant nous expliquer doctement « la genèse » des éléments irréductibles de l'expérience. La grande tentation de la pensée philosophique, qui doit être, par nature, une synthèse, est la réduction forcée de ses matériaux à l'unité, le besoin d'expliquer l'inexplicable. Le vieil axiome dit fort sagement : *Principia rerum sunt abscondita*, les principes des choses sont cachés ; ce qui veut dire, non pas tant que l'esprit ne les discerne pas, mais qu'il ne saurait les maîtriser. La déduction part de points lumineux qui éclairent tout, comme le soleil, sans

être eux-mêmes éclairés par rien. L'esprit humain doit prendre conscience de sa sujétion à l'égard de son objet. Il n'est pas autonome, parce qu'il n'est pas créateur ; la réalité ne jaillit pas de lui, et il ne peut avoir la prétention de la connaître par le dedans, en la prenant par l'origine et les racines, comme Celui qui la voit sourdre et découler de Lui.

Un acte d'humilité, plus difficile encore, est nécessaire pour accepter les dogmes de la révélation ; mais cet acte, comme le remarque fort bien Chesterton, est récompensé avec munificence par les richesses de vérité et de vie, par les jouissances de contemplation et d'action auxquelles il introduit l'homme. L'univers dominé par le mystère de la Trinité et enveloppé de l'atmosphère de la Rédemption, est plus harmonieux et s'explique mieux que l'univers rationaliste. Le climat en est plus doux et plus salubre ; l'homme peut y marcher d'un pas plus allègre, parce que les chemins de la destinée sont éclairés devant lui. Une fois admise l'énigme insoluble du surnaturel, l'énigme humaine se trouvera résolue. En cela, l'auteur d'*Orthodoxy* a raison.

Seulement il y a dans le mystère diverses zones qu'il confond un peu. Son regard n'apprécie pas exactement la distance où se trouve chacune d'elles. Le *fairyland* semble les englober toutes et les projeter sur un horizon sans perspectives. Le mot de « mystique » ou de « mysticisme », l'un des plus à

la mode, mais des plus vagues[1], est un des mots de prédilection de Chesterton : on a remarqué qu'il en faisait un usage immodéré et en brouillait les sens multiples. Par exemple, l'acte d'intuition naturelle, où l'esprit, à la vérité, ne démontre pas et n'explique pas, mais *voit,* n'est nullement assimilable à l'acte de foi, où il *croit* sans voir. De même, l'existence de Dieu, qui se prouve, est plus mystérieuse que l'existence du Monsieur d'à côté, qui ne se prouve pas. Ces demi-teintes, ces dégradations de couleurs, qui mettent des nuances jusque dans les ténèbres, n'apparaissent pas assez sous le pinceau violent d'un artiste ami des tons forts.

1. Qu'il me soit permis de renvoyer à l'analyse qui en a été faite dans le *Bulletin des catholiques écrivains,* juillet 1919, et reproduite dans la *Revue pratique d'apologétique,* 1er aout 1919.

CHAPITRE II

UNE MANIÈRE DE PRENDRE LA VIE

Chesterton porte partout sa philosophie avec lui. Les idées, les tendances maîtresses que nous avons démêlées, reviennent sans cesse dans ses ouvrages. Elles en donnent la clef. En les exprimant, il nous a vraiment découvert les couches les plus profondes de son esprit, le terrain d'où lèvent ses essais, ses poèmes, ses articles de journal. Elles s'incorporent à ses doctrines sociales et politiques, à sa religion et à son apologétique, même à sa technique littéraire et à ses goûts les plus particuliers. Elles lui inspirent une certaine façon de prendre la vie. Mettons en lumière quelques-uns de ces points.

Une certaine façon de prendre la vie. C'est un mélange de mysticisme et d'instinct populaire, appuyé sur ces données extra-logiques, pour lesquelles Chesterton a un culte. Assurément ce n'est pas une originalité mince que de descendre à la fois de deux lignées spirituelles aussi divergentes que les mystiques et les dévots de la bonne nature. C'est pourtant le cas de notre auteur. Par un côté, il s'apparente aux grands « naturistes » ; il pense, comme Rabelais et Molière, qu'il ne faut pas être plus sage que la nature ; il donne des verges aux

affectations de tout genre, à l'orgueil scientifique comme à la hautaine réserve de l'aristocrate et aux prétentions religieuses, telles que le culte individualiste de « la lumière intérieure [1] ». Il fait la caricature des philosophes, des savants, des médecins, des juges, des végétariens, des esthètes, des gens du beau monde (*smart set*), etc., qui tous, à leur manière, lui paraissent s'écarter de l'humanité normale et raffiner sur le sens commun [2]. D'autre part, nous trouvons en lui un insatiable appétit de surnaturel, et sous sa plume, la satire des esprits forts, le panégyrique des contemplatifs, des saints auréolés, de « l'anachorète qui se roule sur les pierres dans une frénésie d'humilité [3] ». Bref, vivre dans le bon vieux monde du peuple, jouir en enfant des choses sensibles, être simplement, naïvement, « ouvertement, indécemment humain, confesser en plénitude toutes les pitiés et toutes les peurs congénitales à la race d'Adam [4] », rire, pleurer et trembler sans vergogne, injurier copieusement ses ennemis, se battre, danser, chanter, boire de la bière, et cependant révérer l'Église, croire au surnaturel et s'attendre au miracle : voilà, selon Chesterton, la forme saine de l'existence.

Comme Péguy, et avec aussi peu de fondement que lui, il aime à se dire peuple : il est, prétend-il,

1. *Orthodoxy, p.* 136.
2. *Heretics, Orthodoxy, The Ball and the Cross, passim.*
3. *Heretics,* p. 26.
4. *Ibid.,* p. 209.

« personnellement, plutôt du type rustre[1] ». Et un jour il conduit deux héros de roman, en conflit perpétuel sur les plus hautes questions métaphysiques, devant un vieux paysan ivre qui chante le soir sur la route, et il leur donne pour arbitre ce représentant authentique de la simple humanité : « C'est lui qui, en définitive, doit nous juger tous[2]. » En revanche, il assène aux aristocrates des injures dépourvues d'atticisme. Il présente un duc en ces termes : « Dans l'état présent de la noblesse, il est nécessaire d'avertir que ce duc, bien qu'étant un âne, est un gentilhomme[3]. » Le peuple, dit-il, a cent fois plus d'esprit que les riches, et il ne paraît pas qu'à ses yeux, la culture de l'individu ou de la race doive entrer en ligne de compte[4]. Il poursuit même de ses invectives ce flegme distingué, cette « pruderie victorienne[5] », que nous croyions, nous autres, spécifiquement anglais, et qu'il attribue, lui, à des influences écossaises, irlandaises (!), américaines, prussiennes, juives et même orientales (!)[6]. La vulgarité ne l'effarouche point. Il l'admire parce que c'est encore une de ces poussées de nature qui échappent aux contrôles sévères de la raison. Vive Rabelais ! Voilà un « grand homme ! » Celui-là du moins sait rire et dire de « parfaites bêtises » (*abso-*

1. *Orthodoxy*, p. 98.
2. *The Ball*, p. 137.
3. *Magic*.
4. *Heretics*, p. 204.
5. *Ibid.*, p. 28.
6. *Ibid.*, p. 209 à 213.

lute nonsense). Son rire énorme est humain et heureux ; sa gaieté « abondante, violente, indécente, mais sans malice », représente la franche nature, à l'inverse de l'art concentré et de la fine amertume de nos modernes humoristes [1]. Du reste, il y a une alliance intime entre la grosse gaieté populaire et la religion : la vulgarité est fille de la foi, « parce que là où il y a de la foi, il y a de la gaieté, et que là où il y a de la gaieté, il y a toujours quelque excès à craindre [2] ». « Si Mr. Mc Cabe était réellement religieux, il serait heureux, et s'il était réellement heureux, il danserait [3] ». La Christmas est liée au pudding et le symbole de Nicée favorise la vente des saucisses [4]. L'Église a sauvé l'héritage des joies païennes et assimilé les éléments sains du matérialisme antique [5]. Ce sont les sectes récentes qui ont mis la pruderie à la mode. « La véritable religion est la chose réaliste, la chose brutale, la chose qui dit des injures. » Les grands puritains du dix-septième siècle, esprits profondément religieux, « n'avaient aucun souci de la décence... ils lançaient aux rois et aux reines des noms et des adjectifs qui sont précisément ceux que les journaux de leurs descendants modernes refusent d'imprimer [6]. »

Mais laissons de côté la question religieuse que

1. *Heretics*, p. 240.
2. *Ibid.*, p. 101.
3. *Ibid.*, p. 231.
4. *Ibid.*, p. 98, 99.
5. *Orthodoxy*, p. 266, 267.
6. *Heretics*, p. 29.

nous retrouverons plus loin. Regardons notre poète s'ébattre dans la nature. Il n'accepte pas l'interdit que la morose civilisation moderne et le sens anglais de la « respectabilité » jettent sur certains plaisirs naïfs, de tradition dans l'humanité. Pourquoi les gens graves ne dansent-ils plus ? Pourquoi le privilège de danser des ballets est-il réservé maintenant à « des spécialistes en maillot rose ? » Et avec une obligeance bouffonne, Chesterton convie un austère moraliste, qui l'avait trouvé trop gai, à partager avec lui l'excitant plaisir « de se tenir sur une jambe[1] ». Il aime les beaux habits, les couleurs voyantes, la pompe des cérémonies, les splendeurs matérielles qui parlent aux sens. Il sait gré, au nom du peuple, à Thomas Becket de passer dans les rues en robes d'écarlate et d'or. Ainsi l'instinct naturel est satisfait, sans préjudice de l'ascétisme, qui trouve son compte dans l'invisible cilice du saint archevêque et dans la pauvreté de ses repas : régime inverse du régime moderne, où le millionnaire, vêtu d'un costume hideux et sombre, garde son or invisible « près de son cœur », et s'asseoit en son privé à des repas succulents[2]. Dans un roman de Chesterton, étrange comme ils le sont tous, nous assistons à la résurrection, dans le Londres moderne, des costumes éclatants et des usages pittoresques du moyen âge, opérée par deux

1. *Heretics*, p. 231.
2. *Orthodoxy*, p. 165 et 180.

originaux, et l'on sent que l'auteur s'est délecté en cette description [1]. Il vit avec ivressse dans les couleurs et dans les formes ; volontiers il dirait, comme Théophile Gautier : « Je suis un homme pour qui le monde extérieur existe. »

Mais il y a une manière de comprendre la nature et d'y « revenir », qui la déforme et la mutile. C'est celle des disciples de Tolstoï, des végétariens, de « l'école de la vie simple », où l'on porte des sandales et où l'on mange des tomates crues [2]. Affectation que tout cela, esprit de système, simplicité calculée, élaborée, tout extérieure, et bien différente de la simplicité du cœur qui accepte avec reconnaissance ce qu'offre la nature et en jouit humblement. Surtout le pacifisme niais, les bêlements d'amour de ces gens-là ont le don d'exaspérer Chesterton. On tirerait de ses ouvrages un florilège de *Réflexions sur la violence*, fort savoureuses et qui composeraient, comme celles de G. Sorel, une apologie de cet énergique procédé. Se battre est un vieux sport humain, noble, salubre et enivrant, fondé d'ailleurs en justice et en raison, auquel s'adonnent avec passion les héros de Chesterton. L'épée transfigure, grandit et sanctifie tout ce qu'elle touche. « L'épée donne de la beauté aux choses ; c'est l'épée qui a rendu tout l'univers romanesque [3]. » Il y a des causes pour lesquelles on doit tirer l'épée, des conflits qui

1. *Le Napoléon de Notting Hill.*
2. *Heretics*, p. 136, 137, 138.
3. *Le Napoléon de Notting Hill*, p. 245 ; cf. p. 108, 109.

ne peuvent se régler que par la violence. Dans *The Ball and the Cross*, un jeune Écossais catholique, Evan Mac Ian, veut pourfendre un athée qui insulte la Vierge Marie :

Si cet homme, déclare-t-il, à l'ahurissement du juge qui l'interroge, avait dit de ma mère ce qu'il a dit de la Mère de Dieu, il n'y aurait pas en Europe un club de gens propres pour me refuser le droit de le provoquer en duel. S'il avait dit cela de ma femme, vous-mêmes, Anglais, me pardonneriez de l'avoir rossé comme un chien sur la place publique [1].

Un disciple de Tolstoï, qui veut séparer les champions au nom de l'amour, fournit à l'écrivain le motif d'une bonne caricature et l'occasion d'exprimer ses idées par la bouche de son héros :

L'homme, dit Mac Ian, donnait à ce mot amour (*love*) un son indescriptible, je ne sais quoi de pesant et de rude, comme s'il avait dit : « bottes » (*boots*)... Quand il est arrivé, mon âme m'a parlé ainsi : Laisse là la bataille, et tu deviendras pareil à *cela*. Abandonne les serments et les dogmes et toutes les choses fixes et tu pourras devenir semblable à *cela*. Tu pourras bien te pénétrer aussi de ce brouillard de fausse philosophie. Tu pourras bien devenir épris de cette fange de morale rampante et couarde, arriver à penser qu'un coup est mauvais parce qu'il blesse et non parce qu'il humilie. Tu pourras bien en venir à croire que le meurtre est un crime parce que c'est une violence et non parce que c'est une injustice [2].

Prendre ainsi l'existence, c'est être *romantique*.

1. *The Ball*, p. 43.
2. *Ibid.*, p. 97, 101.

Et Chesterton déclare, à maintes reprises, qu'il l'est. Il l'est un peu à la façon de Stendhal, qui fait des professions de foi analogues. Le romantisme, pour lui, c'est le goût de la vie, de l'aventure, de l'imprévu, du risque, le goût des extrêmes, la fuite dans des mondes et des événements inédits, loin du convenu, du réglé et du banal. Est romantique, d'après lui, ce qui n'est ni logique, ni rationnel, le côté indiscipliné et tumultueux de notre nature, la fantaisie, la liberté, l'enthousiasme. Et dans l'ordre des choses, c'est cet univers, assimilable au royaume des fées ; c'est la vie, qui n'est pas « une déduction », astreinte à ne se poursuivre et ne s'achever que d'une seule façon, mais « une histoire, une nouvelle », dont les péripéties et le dénouement sont impossibles à prévoir [1] ; c'est la famille, fait arbitraire s'il en fût, puisque l'homme ne la choisit pas, mais s'y trouve placé par cette « suprême aventure qui est la naissance [2] » ; c'est surtout le mystère, le surnaturel, le miracle, qui dépassent toute raison et bouleversent toute attente.

Voilà pourquoi encore et en quel sens Chesterton est *démocrate*. On s'attend bien à ce qu'il ne le soit pas comme tout le monde et que sa façon de l'être scandalise parfois les orthodoxes du parti. Que place-t-il sous cette étiquette en vogue ? Son amour

1. *Heretics*, p. 193.
2. *Ibid.*, p. 191.

de la liberté, de l'indépendance personnelle, sa haine des tyrans, « de tous les tyrans depuis Néron jusqu'au roi Léopold[1] (!) », son culte de l'homme comme tel, de l'homme ordinaire, moyen, expression de la bonne nature et des instincts non frelatés de la race. L'avis du premier venu est précieux[2] ; un jury vaut mieux qu'un juge ; la masse est plus éclairée sur les choses proprement humaines que l'individu qui s'en isole[3]. Ici encore, c'est l'intelligence réfléchie, le travail logique et ordonné, la spécialisation, ce préjugé aristocratique, qui sont les ennemis. En bons démocrates, nous devons secouer le joug des gens compétents, qui s'arrogent le droit d'instruire ou de commander l'humanité fruste. « Science veut dire spécialisation, et spécialisation veut dire oligarchie[4]. » Si vous vous fiez à des hommes spéciaux quand il s'agit d'obtenir certains résultats spéciaux en physique et en astronomie, il n'est pas moins naturel que vous le fassiez quand il s'agit des tâches également spéciales du gouvernement. Si vous admettez qu'un seul homme soit qualifié pour parler avec compétence d'un insecte qu'il a étudié uniquement, vous ne pouvez voir aucun inconvénient à ce qu'un seul homme soit qualifié pour traiter de la politique à laquelle

1. *Orthodoxy,* p. 256.
2. *Ibid.,* p. 219, 220.
3. *Heretics,* p. 269, 272. Cf. les textes cités par Julius West : *G. K. Chesterton,* p. 155 *sqq.*
4. *Ib d.,* p. 228.

il s'applique exclusivement... « L'expert est plus aristocrate que l'aristocrate, car celui-ci est seulement un homme qui vit mieux que les autres ; celui-là est l'homme qui sait mieux que tous[1]. » De tout ceci résultent des conséquences imprévues et vraiment étourdissantes. C'est d'abord

qu'après une véritable république, la chose du monde la plus démocratique est le despotisme héréditaire. J'entends un despotisme où il n'y ait pas trace de ces idées stupides sur la capacité intellectuelle ou les aptitudes spéciales pour un poste. Le despotisme rationnel, c'est-à-dire par sélection, est toujours une calamité pour le genre humain... Mais le despotisme irrationnel est toujours démocratique, parce qu'il asseoit sur le trône l'homme quelconque[2].

L'aristocratie héréditaire est bien plus dangereuse, car elle est exposée au risque de contenir en elle une aristocratie de talents. Pourtant ce malheur n'est pas fatal. Des circonstances favorables l'ont épargné à l'Angleterre. Dans les discussions soulevées au sujet de la Chambre des Lords, on a dépensé beaucoup d'ingéniosité à tâcher de prouver qu'elle était composée d'hommes intelligents. Il n'y a qu'une bonne manière de la défendre, c'est de dire qu'elle est composée d'hommes stupides. A ce titre, elle est

1. *Heretics*, p. 228.

2. *Ibid.*, p. 268, 269. Dans *le Napoléon de Notting Hill*, le système apparaît perfectionné. Pour être encore plus sûr d'être gouverné par un homme quelconque, on choisit le roi d'Angleterre comme les jurés, sur la liste alphabétique des citoyens, p. 39 à 41.

plus démocratique que les Communes. Plus d'une fois, en effet, les vieux messieurs entêtés et bornés de la Chambre Haute représentèrent mieux l'opinion moyenne de l'Angleterre que les habiles gens de l'autre assemblée, élus pour leur valeur personnelle[1].

1. *Heretics*, p. 270, 271. Chesterton ne va pourtant pas jusqu'à soutenir que cette opinion soit toujours juste.

CHAPITRE III

L'ART

Au point de vue littéraire, on devine ce que sera Chesterton. Sa « foi » intense au monde extérieur, son « matérialisme » mystique, sa fraîcheur d'admiration devant la « féerie » de l'univers vont se donner ici large carrière. En particulier, il se grisera de couleurs. Grand coloriste, plus coloriste que dessinateur, il nous présentera des tableaux d'une opulence et d'une chaleur de tons merveilleuses, analogues à ces toiles impressionnistes, où la ligne se noie dans le grouillement des teintes en fusion, où chaque objet ne se distingue que comme un bouquet de couleurs.

J'enchâsserai ici, comme spécimen, l'un de ces émaux éblouissants. Les deux champions Turnbull et Mac Ian viennent de pénétrer par escalade dans un jardin. C'est le matin :

Le brouillard, en s'éclaircissant, leur permit d'apercevoir la surface d'une pelouse bien tondue. Quoique la vapeur blanche fût encore un voile, c'était comme le voile de gaze qui recouvre les scènes de transformation dans les pantomimes. Car à travers elle flamboyaient des masses de couleur sans forme, que l'on aurait pu prendre pour les nuages d'un lever de soleil ou pour des mosaïques d'or et d'écarlate, ou encore pour des

femmes drapées dans des étoffes de rubis et d'émeraude. Le voile s'amincissant davantage, ils virent que ce n'était que des fleurs, mais des fleurs en telle masse et d'une si insolente magnificence que rarement on en trouve de pareilles hors des tropiques. Des rhododendrons pourpre et cramoisis se dressaient d'un air superbe, semblables à ces animaux héraldiques que l'on voit ramper sur un fond brûlant d'or jaune. Les roses étaient d'un rouge incandescent et les clématites, pour ainsi dire, d'un bleu de flamme. Et pourtant c'était la simple blancheur du seringa qui paraissait la couleur la plus violente de toutes. Or, à mesure que la lumière dorée du soleil gagnait peu à peu sur les brumes, le spectacle devenait d'une douceur si prenante que l'on croyait en vérité voir s'ouvrir lentement les portes du Paradis terrestre[1].

Ce sont surtout les ciels qui ont le don d'exciter cette veine de coloriste, en particulier les ciels du soir, et puis les aurores. On ne compterait pas les notations que l'artiste en a prises et semées au cours de ses romans. Par dessus les rues enfumées de Londres, son œil cherche perpétuellement ces fraîcheurs intactes pour s'y reposer et s'y baigner.

Mais abordons quelque chose de plus caractéristique, à quoi nous introduisent les derniers mots du passage cité. Nous avons affaire, ai-je dit, à un matérialiste *mystique*. Pour lui, en effet, les objets ont une signification ésotérique et parlent un langage tout brodé de symboles. Au cœur de la matière, ainsi qu'une phosphorescence dans les ténèbres, le mystère luit et fascine les regards du voyant :

1. *The Ball*, p. 258, 259.

Écoutez-moi, dit Syme, l'un des porte-parole de Chesterton, je vais vous dire le secret du monde... Nous voyons tout par derrière et tout nous paraît brutal. Ceci n'est pas un arbre, mais le dos d'un arbre ; cela n'est pas un nuage, mais le dos d'un nuage ! Ne comprenez-vous pas que tout nous tourne le dos et nous cache un visage ? Si seulement nous pouvions passer de l'autre côté et voir de face [1] !

Voici encore, par exemple, un lever de soleil, mais à travers lequel on aperçoit aussi le surnaturel qui se lève, comme un autre soleil plus lointain :

L'aurore qui s'élargissait au-dessus de la mer et du rivage était l'une de ces rares et splendides aurores, dans lesquelles il semble n'y avoir ni brume ni doute, mais rien qu'un envahissement toujours plus complet de l'universalité des choses par la clarté. Toutes les couleurs étaient transparentes. Cela semblait être comme la prophétie triomphale de quelque monde parfait, où toute chose, étant innocente, sera intelligible, d'un monde où notre corps même pourrait être fait comme de cristal flamboyant. Un tel monde est figuré, de façon déficiente et pourtant énergique, par les vitres colorées de l'architecture chrétienne [2].

Parfois le mysticisme est plus trouble, et l'on se souvient, à lire certaines pages, que l'auteur a traversé le spiritisme. L'atmosphère où il nous introduit est pleine d'impalpables fantômes, et des esprits semblent incarnés dans les objets matériels. La nature grimace et fait d'étranges gestes, comme

1. *Le Nommé Jeudi*, p. 252.
2. *The Ball*, p. 190, 191.

si elle était possédée. Les arbres ont des « silhouettes moqueuses et presque obscènes [1] ». Au moment d'une révélation terrifiante, « une branche recourbée vient se dessiner sur le disque brillant de la lune, comme la corne d'un démon [2] ». La tempête chante à travers l'antique forêt, et son chant est plein de

cette nostalgie qui subsiste au cœur des choses païennes. On eût pu croire que les voix qui s'échappaient de dessous ces frondaisons impénétrables, étaient les cris des dieux perdus, de dieux qui s'étaient égarés dans ces forêts insensées et qui ne pourront plus jamais retrouver le chemin du ciel [3].

Il n'est pas jusqu'au gazon, l'inoffensif gazon, qui ne prenne un air suspect, et Chesterton avoue qu'il lui « a toujours paru aussi étrange que la barbe verte d'un géant [4] ».

Dans ce monde ensorcelé circulent des personnages qui, pareils aux médiums, aux névropathes doués d'une hyperesthésie morbide, sont sensibles à ces obscures suggestions, à ces signes furtifs, à ces présages incertains. Le P. Brown, l'un des héros de prédilection de Chesterton, est de ceux-là. Il flaire le crime, il entend les pas étouffés du malheur qui s'approche, il saisit, non par raisonnement, mais par intuition, le sens des choses, la direction, la courbe des événements. « Sa tête n'était jamais

1. *La Clairvoyance du Père Brown*, p. 324.
2. *Ibid.*, p. 312.
3. *Ibid.*, p. 166.
4. *Orthodoxy*, p. 145.

plus précieuse que lorsqu'il la perdait. Il savait en ces instants que deux et deux peuvent faire quatre millions[1] ». « Je ne puis prouver ce que je dis, déclare-t-il ; je ne puis rien prouver, mais j'ai la conviction[2]... » Un phénomène imperceptible, la coupe d'un papier qui paraît à tous banale, le fait rêver :

La forme de ce papier était mauvaise... Il était coupé d'une manière bien bizarre, d'une manière qui répugne à mon goût et à mon imagination... De toutes ces choses tortueuses, la plus tortueuse de toutes est la forme de ce morceau de papier[3].

Voici un autre individu de la même espèce :

Syme était un de ces hommes qui sont sujets aux influences psychologiques les plus obscures, à un degré qui ne va pas sans quelque danger pour la santé de l'esprit. Inaccessible à la peur physique, il était beaucoup trop sensible à l'odeur du mal moral. Plusieurs fois déjà, pendant cette nuit, des choses insignifiantes avaient pris à ses yeux une importance capitale, lui donnant la sensation qu'il était en route vers le quartier général de l'enfer[4].

Chesterton aime ces personnages anormaux, doués de facultés indéfinissables, il les caresse du pinceau. Mais il aime plus encore les êtres énigmatiques, impénétrables à l'analyse, qui apparaissent dans un halo de vision et devant lesquels l'esprit

1. *La Clairvoyance du Père Brown*, p. 81.
2. *Ibid.*, p. 203.
3. *Ibid.*, p. 202 : *La Mauvaise Forme.*
4. *Le Nommé Jeudi*, p. 79.

reste en suspens. Qu'est par exemple et que pense au juste cette Béatrice Drake, au nom symbolique, « la dame étrange, *the strange Lady* », dont la silhouette de sphinx passe au milieu des aventures de Turnbull et de Mac Ian ? Il est impossible de le deviner. Plus mystérieux encore sont le professeur Lucifer, cette espèce d'Antéchrist, personnification de la science impie, et Dimanche, chef à la fois des anarchistes et des contre-révolutionnaires, que l'on compare à Pan, et qui s'exprime comme Jésus-Christ[1]. Sont-ils des hommes ou des êtres surnaturels, des archanges ou des démons, Satan ou Dieu ? Chesterton se plaît à marquer leur visage, leur forme physique, de signes inquiétants ou monstrueux. Lucifer, avec son menton fendu et sa face de bouc, est une effigie du diable. L'aspect de Dimanche est en dehors de toutes les limites de l'humanité :

Quand j'ai vu, dit quelqu'un, la figure de Dimanche, j'ai d'abord constaté, comme vous tous, qu'elle est de proportions excessives ; puis je me suis dit qu'elle était hors de proportions, qu'elle n'avait pas de proportions du tout, qu'elle était incohérente... Elle est si grande qu'il est impossible de la voir à la distance nécessaire pour que le regard puisse se concentrer sur elle. L'œil est si loin du nez que ce n'est plus un œil. La bouche tient tant de place qu'il faut la considérer isolément... C'est ainsi qu'existe et n'existe pas, pour moi, la figure de Dimanche ; elle se désagrège, elle s'échappe par la

1. *Le Nommé Jeudi,* chap. XIV et XV. Cf. ci-dessous p. 70, note 1.

droite et par la gauche, comme ces images que le hasard compose et détruit, dessine et efface [1].

Dimanche était assis sur un banc : une informe, incolore et vaste masse humaine... Après un long silence, la chose se mit à remuer... Cela oscillait comme une gelée vivante, répugnante. Cela me rappelait ce que j'avais lu sur ces matières ignobles qui sont à l'origine de la vie, les protoplasmes, au fond de la mer. On eût dit un corps au moment de la dissolution suprême, alors qu'il est le plus informe et le plus ignoble [2].

Peut-on donner à de telles constructions le nom de personnages ? Et, pour élargir la question, y a-t-il seulement des personnages dans l'œuvre de Chesterton ? Nous y voyons bien passer des idées fortement colorées, des thèses qui se mordent et bataillent entre elles, Turnbull ou l'athéisme, Mac Ian ou le mysticisme, Lucifer ou la science impie, etc. Nous apercevons aussi des figures de fantaisie pure, qui n'ont même plus cette armure intérieure d'idées, et dont le caprice seul assemble, modèle, dilate à son gré les traits ; et enfin, à la vérité, quelques visages plus individuels, caractérisés par des traits originaux, singuliers, mais précisément si singuliers, si différents de ce que nous rencontrons dans la vie journalière, qu'il nous devient impossible de deviner les personnalités humaines qui s'y incarnent, et qu'ils sont plutôt des masques que des visages. Tous ces acteurs ne se montrent d'ailleurs que pour

1. *Le Nommé Jeudi,* p. 248, 249.
2. *Ibid.,* p. 246.

exposer ou faire valoir par contraste les opinions de l'auteur : c'est là leur rôle unique. Tous parlent sa langue énergique, incisive, haute en couleurs, humoristique ; ils ont ses attitudes ironiques ou bouffonnes et débitent ses paradoxes :

Tout a l'humeur gasconne en un auteur gascon.

Mais tout ce monde-là, si intéressant qu'il soit, ne vit point. Avec ses puissants efforts d'imagination, dans l'indépendance abolue de sa fantaisie, le romancier n'arrive pas à créer une seule âme. Il ne fait jamais qu'affirmer sa propre individualité : il est le seul personnage de son œuvre.

*
* *

Ainsi Chesterton littérateur ressemble à Chesterton philosophe : c'est toujours le même tempérament, à la fois dogmatique et fantaisiste, enivré de la nature et curieux de ce qui la dépasse. Mais nous allons voir cette philosophie s'affirmer mieux encore dans la structure des compositions, dans les événements qui y sont décrits et s'y déroulent. D'après elle en effet, il n'y a rien de nécessaire dans le monde, pas de lois. Or, de ce principe découlent deux conséquences inverses que, sinon la logique consciente, du moins l'instinct de l'écrivain a tirées. C'est d'une part, que les événements les plus fantastiques étant possibles, constituent une matière littéraire acceptable, et d'autre part, que les plus

banaux sont merveilleux, puisqu'on ne peut jamais s'attendre à aucun.

Le fantastique est possible. Voilà l'explication de ces romans étranges, où s'enchaînent, disons mieux, où s'enfilent bout à bout les aventures les plus inattendues. Prenons par exemple *The Ball and the Cross*. Le premier chapitre commence en aéronef, dans la brume, au-dessus de Londres. A ces hauteurs se poursuit une conversation métaphysique entre le professeur Lucifer, et un vieux moine bulgare le P. Michel : ils discutent sur la religion et la science, ils opposent le Globe et la Croix. Comme ils ne sont pas d'accord, Lucifer jette Michel par-dessus bord, dans l'espace. Le vieillard s'accroche à la croix élevée sur le dôme de Saint-Paul, au-dessus du globe, et dans cette position incommode, lance encore quelques répliques à son adversaire. Puis il se laisse glisser, et tombe par bonheur dans les galeries supérieures de l'édifice. Rencontré là par un gardien, et pris, non sans quelque apparence de motif, pour un fou, il est livré à la police et interné dans un asile. Dès lors, jusqu'à la fin du livre, il ne sera plus question de lui ni de Lucifer. La scène sera tenue par deux nouveaux argumentateurs : le jeune Écossais catholique Mac Ian et l'athée Turnbull, que nous connaissons déjà. Ils veulent se battre. Mais le duel étant interdit en Angleterre, ils sont obligés de fuir la police, perpétuellement à leurs trousses. Toujours quelqu'un, passant ou policier, survient, lorsqu'ils sont sur le

point de croiser le fer. Une fois même c'est la marée qui monte autour d'eux tandis qu'ils ferraillent, et les submerge. Ces duels manqués et indéfiniment recommencés, cette fuite éperdue devant la police, ces aventures qui conduisent les deux champions dans les endroits les plus variés et les mettent en présence des interlocuteurs les plus divers, remplissent une douzaine de chapitres. Enfin, toujours fuyants, ils pénètrent par escalade dans un asile d'aliénés, où on les retient. Là ils retrouvent les deux passagers de l'aéronef, l'un, le P. Michel, comme interné, l'autre, le professer Lucifer, comme directeur de l'établissement. Et l'on apprend, non sans stupeur, que ce dernier, pour en finir avec tout mysticisme et toute exaltation idéaliste, a obtenu du Parlement anglais une loi qui ne laisse en liberté que ceux dont les hommes de science ont déclaré le cerveau sain. C'est le règne despotique de la science, la civilisation ou plutôt la Terreur naturaliste. Mais l'un des internés, qui tient aux « droits de l'homme », met le feu à l'établissement, d'où Lucifer s'envole dans son aéronef. Et l'histoire est terminée. Roman à tiroirs : on pourrait intercaler dans sa trame plusieurs épisodes pareils à ceux qui la composent, d'autres duels manqués, d'autres rencontres fortuites, qui ne retarderaient et n'avanceraient pas plus le dénouement que ceux qui prennent place en fait dans l'ouvrage ; car rien ne progresse et la situation ne se développe pas le moins du monde au cours du récit.

Le roman intitulé *le Nommé Jeudi* porte en sous-titre cet aveu : *un cauchemar*. Le mot est amplement justifié. C'est encore ici un roman policier, avec des poursuites et des fuites, des espionnages, des personnages masqués et pseudonymes, et des découvertes de plus en plus stupéfiantes : tourbillon d'épisodes vertigineux qui se précipitent, qui dégringolent les uns sur les autres, sarabande d'invraisemblances échevelées qui se croisent et s'accrochent. Une fois embarqué dans ce récit, vous êtes comme dans un train éclair, lancé à une vitesse folle, qui vous fait éprouver la fièvre du voyage, mais bientôt vous vous apercevez que c'est un train de rêve, qui ne va nulle part et n'arrive jamais. Car ici encore rien ne finit. Il y a bien une dernière page au livre, mais on ne voit pas pourquoi il n'y en a pas des centaines d'autres après. L'écheveau n'est pas débrouillé, l'histoire n'a pas de sens, les symboles restent impénétrables. Des paroles cabalistiques sont proférées, qui semblent chargées d'allusions profondes, mais personne ne vient interpréter ces oracles. Le lecteur est mystifié. Ce n'est pas seulement « l'intelligence française, spécialement et exclusivement intellectuelle »[1], qui reste ici au pied du mur. Les critiques anglais eux-mêmes déclarent que de certaines inventions chestertoniennes ils ne peuvent tirer cuisse ni aile. Et ceci ne s'applique pas uniquement à celles qui s'étalent

1. *La Clairvoyance du Père Brown*, p. 7.

dans *le Nommé Jeudi* : la même impression prend corps, sous les plumes les plus diverses, à propos d'autres ouvrages [1].

La Clairvoyance du Père Brown, — encore un roman policier ! — est cependant d'un genre à part. C'est un recueil de petites histoires, parfaitement construites, avec un nœud bien serré, bien embrouillé même, et qui se défait peu à peu. Elles ont un commencement, un milieu et une fin, et l'intérêt y reste suspendu jusqu'au bout. Mais le culte de l'invraisemblable, l'opposition à la logique s'y montrent d'une autre façon. Toutes semblent composées pour prouver une thèse, à savoir : que

1. Cf. Julius West. *G. K. Chesterton*, p. 34, 35, à propos du *Nommé Jeudi* ; p. 42, à propos de *The Ball* ; p. 28, à propos du *Napoléon de Notting Hill*. Sur ce dernier roman, voici les appréciations de la critique, recueillies par les éditeurs de Chesterton, apparemment comme flatteuses : « It is quite needless to know what Mr. Chesterton means. » (*Daily Chronicle*). « It is not easy to say what it means » (*Star*). *The Catholic World*, de novembre 1919, dit que, dans plusieurs ouvrages de Chesterton, « the symbolism grows so frantic as to become unintelligible », p. 155. — M. Jean Blum, dans son article de la *Revue Germanique*, propose des interprétations. Par exemple l'invraisemblable personnage de Dimanche, dans *le Nommé Jeudi* (cf. ci-dessus, p. 64 et 65), ne serait ni plus ni moins que Dieu, *le vrai Dieu*, mais fortement anthropomorphisé : « un Dieu robuste, jovial et démocrate... qui dissimule sa grande pitié sous des manières de bonhomme bourru et mille imaginations bouffonnes. C'est le père indulgent et faible qui joue, comme Henri IV, avec ses enfants et ne dédaigne pas de faire, comme on dit, la bête... Ce Dieu forain excelle à combiner une farce désopilante et à la mettre en scène. Enorme, bon garçon, fort mangeur, etc. » (P. 45 du tiré à part). Le roman serait une allégorie, un « conte philosophique », ou mieux « un conte métaphysique » (p. 41), qui symboliserait la conduite de Dieu dans le monde, sa bonté et ses caprices. Nous y verrions à l'œuvre cet arbitraire divin, cette fantaisie souveraine, cet « humour »

« la vérité est absurde[1] », que les faits se moquent de nos conjectures rationnelles, que le calcul des vraisemblances, l'induction fondée sur des convergences d'indices, bref le raisonnement méthodique doit s'effacer devant l'intuition, la divination, pouvoirs quasi magiques, seuls efficaces en l'espèce.

La même idée, la même thèse se montre plus évidemment encore dans *le Napoléon de Notting Hill*, dont la fable même est un beau spécimen d'invraisemblance chaotique. Ici, c'est un exalté, un fou, Adam Wayne, qui a raison de tous les gens sensés. Une mystification, un carnaval, imaginé par le caprice d'un dilettante, est pris au sérieux et vécu par ce fou avec une sincérité héroïque : tellement que tout le monde se trouve entraîné à sa suite. Des batailles rangées ont lieu dans Londres, à propos du percement d'une rue. La supériorité

suprême, que la philosophie des contes de fées nous invite à constater dans l'univers. « Le lien est étroit, en effet, entre *Orthodoxy* et *Jeudi*. Le premier est comme le commentaire philosophique de l'autre... La gaieté de ce Dieu, dont le sourire éclairait la conclusion de *Orthodoxy*, éclate ici bruyamment » (P. 45). Voilà une interprétation qui ne pèche point par défaut d'ingéniosité. Peut-être bien est-elle exacte, car avec Chesterton tout est possible. En tout cas, cette intention profonde n'est pas claire. Et l'invention est tellement invraisemblable que ce ne sont pas seulement les Latins que nous sommes, qui restent bouche bée devant elle, mais encore, nous venons de le voir, les propres compatriotes de l'auteur. Pour moi, je l'avoue, l'accouplement de ces bouffonneries avec l'idée auguste de Dieu me paraît, je ne dis pas seulement l'inconvenance suprême, mais l'incohérence absolue. — D'autres pensent que Dimanche est le portrait de Chesterton lui-même, qui a prêté, en les outrant, ses propres traits, mêmes physiques, à son héros. (Cf. J. West, *op. cit.*, p. 36.)

1. P. 176.

d'un quartier sur l'autre excite des passions comparables au patriotisme : Notting Hill, Battersea et Bayswater deviennent aussi importants que France, Angleterre ou Allemagne. La ville est radicalement transformée et les mœurs du moyen âge s'y rétablissent. « Ces fous, disent les sages, nous ont rendus fous [1]. » Cela veut dire apparemment que la réalité est plus riche que ne le croit la pure raison, qu'elle déconcerte et confond la logique. Et telle est en effet la réflexion que se fait le sceptique dont une fantaisie a déchaîné des événements plus grands que son attente :

La mascarade incongrue, que sa malice railleuse avait enfantée, le dépassait, le dominait pour embrasser l'univers. Là était le normal, là était le sain, là était la nature, et lui-même, avec toute sa raison, avec tout son détachement, avec sa redingote noire, il était l'exception à la règle, il était la contingence méprisable, il n'était qu'un point noir perdu dans cet univers d'écarlate et d'or [2].

La folie a raison contre la raison. Chesterton se plaît dans cette antithèse. De même qu'une certaine école littéraire affecte d'attribuer la noblesse, la magnanimité, la droiture et même la pureté morale à des êtres socialement déchus et apparemment tarés, notre romancier s'amuse à voiler la vraie sagesse sous un extérieur stupide. Le père Brown, cet esprit d'une miraculeuse finesse, a « de gros yeux de ruminant dans un visage banal [3] » et ses

1. P. 181.
2. P. 172.
3. *La Clairvoyance du Père Brown*, p. 262.

manières sont ridicules. Dans *The Ball and the Cross*, le moine Michel est à la fois le Saint et « l'Idiot » du roman[1]. Turnbull et Mac Ian eux-mêmes forment un couple hautement excentrique et pourtant ce sont eux qui nous sont présentés comme les mieux établis dans le vrai et le sérieux, et l'auteur se sert d'eux pour faire la leçon à tout le monde... Chesterton ne se lasse pas de rééditer ce contraste et d'y appuyer : recette assurée pour produire quelques effets faciles dans le genre paradoxal et humoristique qu'il affectionne et où entre à la longue quelque affectation. Je confesse mon peu de goût pour ce procédé, qui me semble à la portée des plus médiocres talents.

***

Qu'on veuille bien ne pas l'oublier : ce goût du fantastique, cette évasion hors du naturel et de l'ordinaire, cette fuite dans l'exceptionnel et l'invraisemblable n'est pas seulement le fait d'un tempérament « romantique », quelque chose comme le besoin d'échapper à la grise banalité de la vie. Chesterton est romantique, mais il l'est par principe. Sa philosophie de l'arbitraire, transposée dans le domaine des lettres, devient une théorie de l'art. L'art est libre, tandis que la science est serve :

Vous ne pouvez pas terminer une addition comme il vous plaît, mais vous pouvez terminer une histoire

1. C'est le titre d'un chapitre dont il est le sujet.

comme il vous plaît. Quand on découvrit le calcul différentiel, il n'y avait qu'un calcul différentiel à découvrir. Mais quand Shakespeare fit mourir Roméo, il aurait aussi bien pu le marier à la vieille nourrice de Juliette, si tel eût été son bon plaisir [1].

Le roman, le drame imitent la vie, dont le cours et le dénouement échappent à toute prévision. Personne ne peut savoir ce qu'un homme voudra faire, ni ce que les circonstances, organes d'un Vouloir supérieur, feront de lui :

Une histoire a derrière elle, non seulement l'intellect, qui est en partie mécanique, mais le vouloir, qui dans son essence est divin. Le narrateur peut envoyer son héros à la potence, s'il lui plaît, dans l'avant-dernier chapitre. Il peut le faire en vertu du même divin caprice par lequel lui, l'auteur, peut aller lui-même à la potence, et en enfer après, s'il le choisit [3].

Respectons et révérons ce haut domaine de l'artiste sur ses personnages et les circonstances de ses récits. Ne lui demandons nul compte des spectacles qu'il se donne à lui-même, pour son plaisir personnel. Mais prévenons-le que, s'il prétend nous y intéresser, nous faire croire, pour un instant, comme c'est nécessaire, que *cela est arrivé*, il doit garder quelques ménagements avec nos petits préjugés sur les vraisemblances. S'il déclare que ce qu'il nous montre, ce sont des hommes, une étiquette ne suffit pas, pareille aux mots qu'un enfant trace

1. *Orthodoxy*, p. 152.
2. *Heretics*, p. 193.

sous les douteux animaux qu'il a dessinés : « moutons », « chevaux », « chiens ». Il faut que ces êtres ressemblent aux hommes que nous connaissons et que nous sommes. Si le conteur commence à nous narrer une histoire, il faut qu'elle ne soit pas dépourvue de toute analogie avec les histoires qui nous arrivent ou que nous voyons arriver autour de nous. Et de ce chef sa liberté sera limitée.

Ce n'est pas assez dire. Toute chose est une, dans la mesure même où elle existe, où elle est susceptible d'être aperçue et distinguée. *Unum et ens convertuntur*. Des traits juxtaposés ne font pas une figure, des événements successifs ne font pas une histoire, des saillies incohérentes ne composent pas un caractère. Et par conséquent l'histoire, le caractère, la physionomie seront d'autant plus *réels* que leur unité sera plus serrée et plus profonde, — ce qui ne veut pas dire plus abstraite. Contrairement à une opinion courante et naïve, les personnages seront d'autant plus *personnels* qu'ils seront moins extravagants, moins capricieux, que leurs manifestations extérieures procéderont plus visiblement d'un fonds unique. Alors on les reconnaîtra, autrement qu'à leur nom : on pourra se souvenir de leur figure, parce qu'ils en auront une. Même leurs originalités devront être dans la gamme de leur tempérament : n'importe qui ne fait pas n'importe quoi. La pure excentricité, l'acte que rien n'explique, sont les symptômes morbides d'une dissociation intérieure, d'une lézarde dans la vie men-

tale, d'un fléchissement de l'individualité psychologique, d'un état où l'homme, devenant plus ou moins passif, plus ou moins « chose », cesse de frapper de son empreinte tout ce qui se passe en lui. — D'autre part, la vie n'est incohérente et chaotique que pour un regard superficiel : elle a une logique secrète, elle obéit à un principe de développement, elle a des « lois ». Les circonstances se commandent les unes les autres, le tempérament reste constant, sauf accidents rares ; les décisions de la volonté ne sont pas aveugles, elles ont des motifs et deviennent à leur tour des motifs : un choix unique influe sur une série indéfinie d'actes et peut modifier l'orientation de toute une vie. Le talent du peintre des choses humaines consiste à démêler tout cela, à saisir et à faire apparaître ces fils ténus par où s'enchaînent les événements. La création artistique consiste à mettre au jour un ensemble intérieurement organisé et qui se tienne, des êtres solidement vivants qui ne se dissolvent point comme des cadavres en putréfaction, des histoires qui ne s'en aillent point en poussière. Une nouvelle, un roman, un drame ne sont pas des lambeaux disparates cousus comme un habit d'arlequin, des miettes d'observations ou d'inventions, détachées et servies pêle-mêle : l'œuvre doit avoir une continuité, autre que celle des chapitres empilés sous la même couverture, et un développement intrinsèque, comme la vie qu'elle prétend représenter. Elle est faite de vie, mais de

vie éclairée par l'esprit, c'est-à-dire expliquée, dont les raisons et les motifs sont devenus pénétrables. Car tout le plaisir de l'esprit est de voir : une pure énigme ne l'intéresse pas, les ténèbres lui font horreur. Tout le plaisir de l'esprit est de comprendre : et comprendre, c'est discerner l'ordre et l'unité. Et voici une grande restriction apportée à l'indépendance de l'écrivain. Lui aussi, comme le savant, quoique d'une autre manière, a un objet dont il est serf. S'il s'abandonne au pur caprice, à l'arbitraire absolu, aux jeux incohérents d'une fantaisie bizarre, s'il se plaît à vaguer dans un espace qui a d'autres dimensions que le nôtre, dans la nuit inintelligible où passe le vol des chimères monstrueuses, qu'il en prenne son parti : l'humanité ne le suivra pas. Et aux quelques déséquilibrés qui prendront sa route, il fera du mal : il aggravera leurs tares mentales.

Ceci soit dit contre un système, une théorie, et non pas directement contre ce qui en a passé dans l'œuvre de Chesterton. Cela s'y trouve, neutralisé en partie, grâce à un instinct d'artiste, et compensé par des mérites rares. Il reste cependant qu'à certains endroits, on sent passer un souffle malsain, une secousse de fièvre délirante : on est sur les frontières de l'absurde et de l'anormal.

En quoi consiste donc cet attrait de la fantaisie qui mord si violemment les compatriotes de Shakespeare ? De quelle nature est le plaisir qu'elle

apporte à l'esprit ? Est-ce vraiment un plaisir d'ordre artistique ? Question intéressante à résoudre, ne fût-ce que pour une compréhension plus pleine et une appréciation meilleure du génie de Chesterton. Le plaisir de la fantaisie est, si je ne me trompe, le plaisir de l'activité facile, de la détente et du loisir. Après le don complet de soi, la passion haletante, l'attention concentrée que réclament certaines occupations de l'esprit, la composition ou la lecture de certaines œuvres d'art, les jeux légers de la fantaisie sont une douceur. Ce n'est plus tout à fait sérieux, et l'esprit s'y récrée. Le plaisir est analogue à celui de la rêverie, quoique celle-ci soit plus passive. Mais l'une et l'autre représentent une activité libre d'entraves. La fantaisie s'amuse avec une matière qui ne résiste pas ; elle se délecte à la modeler, à la colorer, à en fabriquer des constructions de toute sorte, sans souci du possible ou de l'impossible. C'est, pour ainsi dire, dans les facultés, comme un plaisir d'activité physique, le plaisir de l'action pour elle-même, le plaisir du jeu. Chesterton nous parle, à propos de Rabelais, de la joie de dire d'énormes bêtises. C'est la fantaisie qui les dicte. L'esprit y jouit de se mettre à l'aise, de se débrider, de narguer les règles et les convenances par des inventions incongrues, d'envoyer des ruades impudentes dans la réalité. *Dulce est desipere in loco.* A quoi s'ajoute, pour l'ordinaire, le plaisir voisin, mais différent, du comique.

Si la fantaisie cesse d'être une récréation toute

personnelle, si elle prétend trouver place dans une œuvre d'art, elle doit s'astreindre à quelques conditions dont le détail est difficile à définir dans l'abstrait et de l'application desquelles le goût seul est juge. Que, par exemple, en ses mascarades, elle ne se dévêtisse pas complètement du costume humain, qu'elle garde quelques lambeaux de vraisemblance, quelques points d'attache avec la réalité, auxquels l'esprit complice pourra se prendre pour se laisser piper. Surtout, — et la remarque est d'importance quand il s'agit de ce gros humour anglo-saxon, qui semble parfois être à moitié dupe de lui-même et vouloir nous duper tout à fait, — qu'elle se présente bonnement, gaiement, pour ce qu'elle est, une farce, et non avec ce sérieux lugubre, que les fous mettent à raconter leurs histoires.

Tout ceci concerne la fantaisie pure. Si elle n'était jamais que cela, sa place, il faut l'avouer, serait dans les régions très moyennes, pour ne pas dire inférieures, de l'art. Mais la plupart du temps elle veut être autre chose : un symbole, un prétexte à des peintures de caractère, à des réflexions morales, philosophiques, politiques, etc. Je ne sais si les premiers auteurs des contes de fées ont voulu y mettre tout ce que nous y voyons. Toujours est-il qu'au-dessous de leur surface brillante, où notre imagination d'enfant se mirait, nous apercevons aujourd'hui des eaux profondes où passent de mystérieuses clartés. Dans les fables de La Fontaine, en dépit des apparences, la fantaisie n'entre qu'à

dose légère ; car, si l'on y entend parler les bêtes, on voit bien que le plaisir du fabuliste est pour moitié dans l'animal réel qu'il observe, dans les scènes de greniers et de cuisines, où les chats et les rats lui donnent la comédie, et pour moitié dans l'homme qu'il peint ou semonce à travers eux. Rabelais est le type de la fantaisie effrénée, ivre, vorace et peu difficile sur ses aliments. Quoi qu'il prétende cacher en son livre une « substantificque mouëlle », il est bien évident qu'il aime ses inventions pour elles-mêmes et non seulement pour leur valeur de symboles. Il s'abandonne à sa verve torrentielle, comme un corps sanguin se plaît aux exercices violents ou, pour prendre une comparaison dans l'ordre même de ses préoccupations habituelles, comme un grand buveur se soulage en d'interminables discours. (C'est même une question de savoir si la bouteille n'eut pas une influence directe sur la composition de certains passages, où les propos d'ivrogne coulent d'une source si franche que l'artifice y semble improbable.) Cependant, au milieu de tout cela gît la « doctrine absconse », la satire de l'École, de l'Église, de la chicane, etc. Je ne suis pas étonné de la sympathie de Chesterton pour le grand rieur. Malgré la différence des genres, rien ne ressemble davantage, comme structure, à tel de ses romans, que les *Faicts et Dicts du Géant Gargantua et de son fils Pantagruel.* De part et d'autre, ce sont des aventures inouïes, absurdes, chimériques, mais par où sont amenées de pitto-

resques peintures de l'humanité, et surtout, à foison, des théories et des thèses.

*
* *

Nous avions annoncé une autre conséquence littéraire de la philosophie professée par Chesterton : les faits ordinaires devaient apparaître comme nouveaux, étranges, merveilleux, incroyables [1]. Il y a là tout un système artistique.

La beauté des choses ne se révèle qu'à celui qui sait se dégager de l'inattention blasée et des routines, pour retrouver la fraîcheur d'impression et les curiosités de l'enfance. Le monde n'est pas usé ni fané : ce sont nos yeux qui le sont et qui ne le voient plus avec son relief et son coloris réels. De même que le philosophe selon Bergson cherche à briser les moules où les préoccupations utilitaires de la vie ont coulé et déformé ses intuitions primitives, ainsi fait l'artiste selon Chesterton. Le moindre événement, l'être le plus humble, le plus banal, est pour lui un abîme insondable de merveilles. Le jour — un jour quelconque — se lève, et c'est comme la création de la lumière : « L'aube répandait sur les choses ses claires et timides couleurs. C'était comme si la nature, pour la première fois, osait risquer le jaune et arborer le rose [2] ». A le prendre autrement, l'arrivée du jour est un coup de théâtre qui vaut tous les cataclysmes :

1. Cf. ci-dessus, p. 66 et 67.
2. *Le Nommé Jeudi*, p. 274.

Le lever du soleil éclatait au-dessus de leur tête comme une sorte d'explosion cosmique : un éclair, un écrasement, et cependant le silence, le monde mis en pièces sans un bruit... Une sorte d'arc-en-ciel de couleurs brouillées et vaincues : du brun, du bleu, du vert et du rose enflammé ; comme si l'or balayait devant lui toutes les couleurs du monde [1].

Le premier venu est un poème. Les journaux nous racontent des accidents et des morts tragiques : la vie qui continue est bien plus tragique et bien plus impressionnante. On nous annonce qu'un homme est tombé d'un échafaudage ; on ne nous annonce pas qu'il n'en est pas tombé. « Cependant, ce dernier fait est, en son fond, bien plus émouvant, car il signifie qu'un homme, cette tour mouvante, pleine de terreur et de mystère, est encore en marche sur la terre [2]. »

Menacés de perdre la vision du monde, combien elle nous semblerait fascinante !

Aux regards d'un mourant que le soleil est beau !

Tandis que Syme se bat en duel et croit sa dernière heure venue, il voit s'estomper sur l'horizon « un petit amandier fleuri, nuancé comme un nuage ». Et il lui semble « que si, par quelque prodige, il échappait à la mort, il consentirait à rester désormais, pour toujours, assis devant cet amandier, sans rien désirer de plus au monde [3] ».

1. *The Ball*, p. 182.
2. *Ibid.*, p. 69. Cf. p. 21.
3. *Le Nommé Jeudi*, p. 166, 170.

Du reste, pour un regard éveillé, ce n'est pas seulement la nature qui est merveilleuse : les objets artificiels ne le sont pas moins. C'est un préjugé de civilisé vieilli et fatigué que la distinction du naturel et de l'artificiel :

Pour l'enfant, l'arbre et le reverbère sont aussi naturels ou aussi artificiels l'un que l'autre ; ou plutôt aucun d'eux n'est naturel, mais tous deux sont surnaturels. Car tous deux sont des objets splendides et inexpliqués. La fleur dont Dieu couronne l'un et la flamme dont Sam l'allumeur couronne l'autre, sont faites du même or de légende [1].

Adam Wayne, le héros de Notting Hill, bien que détestable écrivain, est un grand poète, parce qu'il suscite la poésie latente des faubourgs londoniens :

C'était un vrai mystique, il l'était naturellement, il vivait aux limites du royaume des fées. Mais il était peut-être le premier qui se fût aperçu que la limite du royaume des fées passait au beau milieu d'une cité populeuse. A vingt pas de lui, car il était très myope, les soleils rouges, blancs et jaunes des becs de gaz se mêlaient et se confondaient, comme dans un jardin d'arbres enflammés, et c'était l'idée des bois du pays des Elfes [2].

Une boutique de pharmacien suffit à le ravir :

Voyez ces bocaux aux couleurs de feu. C'est là que Dieu doit puiser pour peindre les couchers de soleil [3].

Et ceux-là sont encore emprisonnés dans le con-

1. *Heretics*, p. 139.
2. *Le Napoléon de Notting Hill*, p. 121.
3. *Ibid.*, p. 132.

venu qui pensent prouver la valeur poétique de l'artificiel en le comparant à la nature : ce qui revient proprement à la nier. Comparer par exemple la capote du « cab » à la courbe gracieuse d'un coquillage, c'est avouer que le coquillage est plus beau que le « cab » et qu'un reflet de la nature est nécessaire pour poétiser le banal véhicule ; Wayne est plus hardi et va plus loin dans la sincérité quand il écrit :

Au vieux coin de la rue, le vent
Tourne, vite et brusque, comme un cab.

Ceci, pour le coup, c'est magnifier le « cab », puisqu'on « pense faire un beau compliment à l'immortel ouragan en le comparant à une voiture de place [1] ».

Ce qui est vrai du caractère de beauté des objets ne l'est pas moins de leur aspect comique. Celui-ci ne se révèle pas non plus aux regards affairés des gens pratiques. Il y faut l'œil flâneur et désintéressé de l'humoriste. Quoi de plus cocasse, par exemple, que des personnes qui mangent ! Voir un homme grave « engloutir des substances étrangères par une ouverture pratiquée dans sa tête », quel spectacle burlesque ! « La Nature a eu vraiment l'humour un peu grossier quand elle a réglé cela [2]. » L'organe qui débouche inopinément du milieu de notre visage fait un effet non moins sin-

1. *Le Napoléon de Notting Hill,* p. 119.
2. *Ibid.,* p. 166.

gulier : « Avoir un nez est une chose encore plus drôle que d'avoir un nez normand [1]. » Le rhinocéros est une invention hétéroclite, mais ce qu'il y a de délicieux en lui, c'est qu'il a l'air échappé de quelque légende grotesque, et qu'avec cela, il existe [2].

Le paradoxe, où Chesterton prend tant de plaisir, pourrait bien n'être souvent qu'un cas de cette vision plus aiguë des choses ordinaires, qui les fait paraître étranges. Notre auteur le prétend bien. Et de fait, l'un des sortilèges les plus habituels de sa critique consiste à prendre une opinion courante et à la mettre à l'envers, pour montrer que cet envers est le bon côté. Les études littéraires et philosophiques, groupées sous le titre *Heretics*, ne sont la plupart du temps que la mise en œuvre de ce procédé. On y apprend que la qualité maîtresse d'un écrivain est précisément ce que chacun lui refuse ou lui reproche. H.-G. Wells, connu par l'ambitieuse audace de ses inventions, est remarquable pour sa grande humilité scientifique [3]. Bernard Shaw, cet acrobate de lettres aux transformations incessantes, est l'écrivain le plus constant avec lui-même, et Chesterton se fait fort de prédire ce qu'il soutiendra dans trente ans : ce sera justement ce qu'il soutient aujourd'hui [4]. M. Chamberlain passe pour un homme d'action, positif et brutal : en réalité, c'est un admi-

1. *Orthodoxy*, p. 81.
2. *Ibid.*, p. 16.
3. *Heretics*, p. 73.
4. *Ibid.*, p. 56, 58.

rable romantique[1]. La littérature réaliste de la « presse jaune » est communément taxée de hardiesse : Chesterton la trouve d'une écœurante timidité[2]. Pas un cliché qui ne soit mis en pièces par cette verve en furie. *Smith* (qui signifie forgeron) est un nom aussi commun en Angleterre que *Duval* en France. Défié — bien imprudemment ! — « d'en tirer une seule miette de son satané mysticisme », Chesterton en fait sortir l'esquisse d'un poème héroïque comme *les Travaux et les Jours* d'Hésiode : pareil à celui qui, au nom de *Duval*, évoquerait un vallon lamartinien[3]. Une boîte aux lettres n'a, pensez-vous, rien de poétique. Détrompez-vous : « Cette rouge tourelle est l'un de nos derniers temples. » C'est le sanctuaire inviolable des secrets de l'amitié et de l'amour. Jeter une lettre à la poste est « un acte entièrement romantique », parce que c'est un acte irrévocable[4]. Le banal est merveilleux. L'art est le coup de baguette qui désensorcelle la beauté captive, comme le Prince du conte, sous des apparences grossières. Chesterton rencontre ici la voie où marche, mais d'une allure plus grave, le grand poète américain Walt Whitmann.

En tout ceci, ce qu'il y a de plus intéressant, c'est que l'avocat du paradoxe vous enveloppe de rets si ingénieux, qu'on finit, la plupart du temps, par être

1. *Heretics,* p. 54.
2. *Ibid.,* p. 113.
3. *Ibid.,* p. 39 *sq.*
4. *Ibid.,* p. 41.

pris, au moins à moitié. On s'aperçoit que le jugement tout fait que l'on répétait avec confiance était trop sommaire, qu'il a besoin d'être redressé ou complété, qu'il y a un autre biais pour considérer les choses. Les vraisemblances se sont développées tandis que cette plume alerte n'avait l'air que de se divertir à tracer des arabesques inattendues. Quoi d'étonnant d'ailleurs que celui-là paraisse original, qui travaille à purifier sa pensée et son langage des à peu près de l'usage commun ? On l'accuse de vouloir « prouver que le noir est blanc ». Mais c'est le vulgaire qui brouille les couleurs. Le « vin blanc » est un liquide jaune ; le « raisin blanc » est un fruit vert pâle ; et « l'homme blanc » (horrible expression, qui évoque un spectre blême) est le nom usuel d'une race dont le teint est un mélange charmant de brun et de rose [1]. Voilà quels trésors on découvre derrière le mur maussade des conventions, quand on se décide à le défoncer.

Parmi ces trésors, on s'attend bien à ce que Chesterton se jette sur les plus rares et les plus invraisembables. Nous en étions au chapitre des couleurs et nous savons quelle virtuosité il y déploie. Or, en le suivant, nous sommes tentés parfois de nous frotter les yeux et de nous demander si c'est nous qui sommes myopes, ou lui qui est halluciné. Il a des interprétations de paysages à la Rimbaud. Son coloris nous rappelle par intermittences ces

1. *Heretics*, p. 59, 60.

carnations vertes, ces ombres d'un violet cru où se complaisent certains artistes modernes. J'ai dit le goût qu'il prend à peindre les ciels. Ce sont parfois des ciels de rêve. Au début du *Nommé Jeudi*, il nous décrit ce qu'il appelle lui-même un « impossible ciel », « un coucher de soleil de fin du monde » :

Tout le ciel paraissait couvert d'un plumage palpable et vivant. Un ciel plein de plumes, de plumes qu'on croyait sentir vous effleurer le visage. Au milieu du dôme céleste, ces plumes étaient grises, avec de bizarres touches de violet, de mauve, de rose, de vert pâle invraisemblablement... Et tout cela était si rapproché du sol qu'on ne pouvait s'expliquer le phénomène. L'empyrée tout entier semblait l'expression d'un secret impénétrable [1].

Je ne nierai point qu'il y ait là des touches d'une justesse pittoresque, ni — ce qui est mieux — que ce paysage ait une âme, une âme tourmentée et mystérieuse. Mais comment ne pas y discerner aussi la recherche de l'effet, d'un effet bizarre, inouï ? Les événements invraisembables, qui se préparent en ce premier chapitre, semblent avoir projeté leurs reflets sur le firmament. Et c'est ainsi souvent dans l'œuvre de Chesterton ; la nature s'associe par son délire à la folie l'histoire [2]. On aura remarqué, parmi les nuances de ce ciel vespéral, le « vert pâle invraisemblablement ». Quoi qu'en pense peut-être un spectateur inattentif, j'oserai dire que ce

1. P. 12 et 13.
2. Cf. ci-dessus, p. 61 et 62.

n'est pas là une note irréelle. Le vert, un vert doré et translucide, n'est pas absent des gammes du coloris céleste. Mais c'est une note rare. Or elle revient constamment sous la plume de Chesterton, dans ses descriptions du ciel. C'est une de ses nuances favorites. Ailleurs ce sera un jaune paradoxal : le ciel est entièrement jaune, d'un jaune « de narcisse », d'un « jaune pur de citron [1] ». Ici la notation curieuse d'un phénomène se prolonge en fantaisie ; ce n'est plus seulement le naturel qui, sous la rigueur de l'analyse, prend un aspect étrange, c'est l'imagination qui commence à broder sur l'objet, c'est-à-dire à s'en affranchir. Et les deux conséquences que nous avions signalées se rejoignent.

Les situations et les formes seront non moins rares que les couleurs. L'écrivain aime à considérer le monde, la vie, les événements réels, du point où ils paraîtront le plus singuliers. Les plans où se distribuent les objets composent chez lui des perspectives imprévues. Ce sera, par exemple, le dome de Saint-Paul de Londres, *mais vu d'en haut*, de l'aéronef, et pareil à une pieuvre cyclopéenne qui abaisse sur la ville ses tentacules [2]. Ce seront les herbes et les fleurs d'une berge, *mais vues d'en bas*, du fond d'un canot, et projetées sur le ciel en silhouettes géantes [3]. De même les lignes d'un drame tout

1. *The Ball*, p. 360, 368.
2. *Ibid.*, p. 9.
3. *La Clairvoyance du Père Brown*, p. 214.

humain se combinent de telle sorte qu'il semble irréel, fantastique; des lacunes entre les faits laissent entrevoir des fonds troubles où se remue on ne sait quoi. Des événements, naturels de toutes pièces, mais dont les antécédents et les connexions demeurent voilés, prennent un air de miracle ou de magie. Un détail banal, mais apparemment inexplicable, — des pas dans un corridor, la coupe d'une feuille de papier, — devient inquiétant ; on sent derrière lui l'inconnu, l'ombre indistincte et fantomatique qui donne le frisson ; il se présente comme ces contacts, ces apports d'objets qui ont lieu dans l'obscurité, au cours des réunions spirites. Toutes les aventures du P. Brown sont telles, ainsi que plusieurs épisodes du roman *Le Nommé Jeudi*. Ces récits rappellent certains *Contes étranges* d'Edgar Poë, *le Scarabée d'or, l'Affaire de la rue Morgue*, etc. : histoires enfiévrées, terrifiantes, affolantes, où passe un souffle de mystère, et qui pourtant ne contiennent pas un atome de merveilleux. Tout s'explique à la fin par des causes naturelles. On a été poussé sur une pente raide jusqu'au bord d'un précipice, et tout à coup une main solide vous ressaisit et vous replace en lieu sûr. Inutile de répéter que dans ce genre littéraire, le frisson des nerfs remplace souvent l'intérêt de l'esprit et l'émotion. C'est un sport qui secoue les viscères et laisse l'âme indifférente.

CHAPITRE IV

LA RELIGION

Nous arrivons enfin à la partie la plus intéressante pour nous de l'œuvre de Chesterton : celle qui aborde la question religieuse. Il se défend d'avoir voulu écrire une apologie du christianisme, mais il nous donne ses raisons personnelles de croire et par là même ses vues sur certains arguments apologétiques.

En le suivant dans cette carrière, dont les étapes se trouvent marquées dans *Orthodoxy*, nous traversons successivement deux zones. Dans la première, nous apprenons comment « païen à douze ans et agnostique à seize [1] », il a commencé à trouver le christianisme vraisemblable, parce que, s'étant avisé de vouloir fabriquer une philosophie, « une hérésie » de son crû, il a trouvé, à sa grande surprise, qu'elle coïncidait avec la doctrine orthodoxe [2]. Dans la seconde zone, nous sortons des vraisemblances, des coïncidences engageantes, pour aborder le problème de fait : oui ou non, le christianisme est-il vrai ? C'est la méthode de Pascal : faire souhaiter

1. *Orthodoxy*, p. 151.
2. *Ibid.*, p. 17.

que la religion soit vraie et puis montrer qu'elle est vraie.

I. — Quelle est au juste la portée des coïncidences aperçues au cours de la première étape ? Elles ont fortement frappé Chesterton et lui ont fait faire des pas décisifs. Il en parle dans les termes les plus vifs :

Et alors s'accomplit une expérience impossible à décrire. C'était comme si je m'étais trouvé empêtré depuis ma naissance entre deux machines énormes et impossibles à manier, différentes de formes et sans connexion apparente : le monde et la tradition chrétienne... Or, je découvris dans le monde un trou... Et d'autre part, en saillie dans la théologie chrétienne, un trait pareil à quelque pointe rugueuse... Et la pointe qui était dans le dogme s'adaptait exactement au trou qui était dans le monde : évidemment elle avait été faite pour entrer là. Et c'est à ce moment que l'étonnante expérience eut lieu. Dès que les deux parties des deux machines se furent emboîtées, tout le reste successivement s'adapta et s'accorda avec une exactitude fantastique. Je pouvais entendre, pièce par pièce, toute la machinerie se mettre en place avec un déclic de soulagement. La première pièce étant ajustée, toutes les autres répétaient cet ajustement, comme toutes les horloges sonnent midi l'une après l'autre [1].

Plus loin, l'écrivain renchérit encore. Les coïncidences, remarque-t-il, ne sont pas simples, mais compliquées. L'âme moderne goûte dans la vérité orthodoxe des satisfactions délicates inconnues aux

1. *Orthodoxy*, p. 142.

âges primitifs. Le dogme s'ajuste à la nature, non seulement dans ses exigences simples, régulières, raisonnables, faciles à définir et à prévoir, mais dans les plus inattendues, là où elle devient un peu folle. « Un pieu peut combler un trou et une pierre s'ajuster à un creux par accident. Mais une clef et une serrure sont deux choses complexes. Et si une clef va bien dans une serrure, c'est qu'elle est la bonne [1]. » Ceci est dit à propos des « paradoxes du christianisme », qui comblent en nous des désirs opposés et des aspirations divergentes.

Ce sont là de fortes paroles. A les lire simplement, on pourrait croire qu'elles signifie ceci : les dogmes les plus mystérieux, la Révélation dans ses parties les plus insoupçonnées, offrent justement la réponse détaillée, précise, exacte, aux questions, insolubles autrement, que pose la nature. Et le jugement à porter sur cette thèse devrait se nuancer et se subdiviser très précisément, selon les sens fort divers dont elle est susceptible [2]. Ici nous n'avons qu'à marquer celui que Chesterton y attache. Les coïncidences dont il parle n'ont point pour lui la valeur d'une preuve, puisque, après les avoir relevées et s'être ainsi approché tout près du christianisme, il croit avoir encore à poser la question de fait, celle de la vérité effective du christianisme.

1. *Orthodoxy*, p. 150.

2. J'ai essayé de formuler ce jugement de façon à peu près complète dans mon ouvrage *Immanence*, livre II, chap II, surtout à partir de la page 171.

Elles ne se présentent donc à ses yeux que comme un faisceau de convenances convergentes. Et voici en quoi elles consistent. Chesterton retrouve dans l'« orthodoxie » tout ce qu'il aime : sa philosophie de l'arbitraire, les tendances de son tempérament, sa manière de prendre la vie. Là il y a du dogme et du mystère à foison, du paradoxe, des outrances, et tout est poussé à l'extrême ; on est hors des sphères de la timide logique et de la prudence tempérée ; là fleurissent l'esprit démocratique et le romantisme, le goût de la vie intense et aventureuse. Par ailleurs, l'Église fait bon visage à tout ce qui est vraiment humain : les splendeurs matérielles de son culte s'entrelacent volontiers aux « joies païennes », qui fleurissent avec exubérance chez les peuples les plus soumis à son empire. Tout cela est, on le voit, fort mêlé et compose un ensemble assez tumultueux. Distinguons-y quelques éléments.

D'abord, — je dois le dire au risque de chagriner un penseur si ennemi de la « logique spéculative », et je m'excuse de lui faire ce compliment, — il y a là toute une partie fort bien déduite. En effet, il ne s'agit point d'une coïncidence entre des aspirations spontanées, instinctives, irraisonnées, et une réponse inattendue qui tombe du ciel. La réalité est beaucoup moins merveilleuse. Chesterton raisonne fort juste sur nombre de questions métaphysiques, et il s'aperçoit que l'orthodoxie ne désapprouve pas ses conclusions. En vérité, il n'y a là rien de

bien surprenant. Cela prouve seulement que l'orthodoxie n'est pas tout à fait déraisonnable.

Par exemple, que le caractère contingent des phénomènes de l'univers ne puisse s'expliquer que par un choix libre [1], c'est l'un des arguments traditionnels de l'existence de Dieu. Nul besoin de croire aux contes de fées pour admettre cela. Qu'il soit absurde, contradictoire, immoral d'identifier tout le réel à Dieu, et que le panthéisme fataliste sape les fondements de l'éthique et de l'action réformatrice, comme ceux de l'amour et de l'admiration [2], c'est ce que démontre communément la théodicée classique. Qu'un idéal fixe et dogmatiquement affirmé soit nécessaire pour mettre en train le progrès, dont l'évolution amorphe est la négation [3], c'est une critique raisonnable, qui n'a rien de mystique, ni même de très neuf. Que l'homme soit naturellement sujet à faillir, que le riche et le fort puissent abuser de leur richesse et de leur force, que les institutions les meilleures soit exposées à se déformer et à vieillir [4], ce sont des observations justes et banales. Même que le miracle, cette solennelle affirmation de la Liberté suprême, soit possible, que l'esprit doive nécessairement précéder et primer la matière [5], que l'âme immortelle se trouve à chaque instant tragiquement placée entre

1. *Orthodoxy,* chap. IV.
2. *Ibid.,* chap. V et VIII, p. 240 à 248.
3. *Ibid.,* chap. VII.
4. *Ibid.*
5. *Ibid.,* chap. VIII, p. 233 *sqq.*

le bien et le mal, au nœud d'un drame dont les conséquences sont incalculables [1], tout ceci, qui côtoie les frontières du surnaturel, ne nous fait pas encore sortir définitivement des zones où la raison est chez elle. En incorporant ces vérités rationnelles, l'orthodoxie refuse le divorce avec la logique et la spéculation. L'homme qui les reçoit n'a pas à faire d'abord un saut dans les ténèbres, dans l'illogique, le déraisonnable, pour voir ensuite la lumière apparaître. Au contraire, la lumière rationnelle rejoint ici la lumière de la révélation.

Mais un élément fort divers entre en composition avec celui-ci, dans les attraits religieux de Chesterton. C'est ce qu'il appelle « le romantisme de l'orthodoxie ». Ceci est curieux à observer. D'autres, et beaucoup parmi nos contemporains, admirent « l'Église de l'Ordre », cette bâtisse solide et bien équilibrée, la sagesse souveraine, la prudence séculaire de ceux qui y président, le haut intellectualisme de ses enseignements, la fermeté de son gouvernement, l'exacte distribution et subordination des rangs dans sa hiérarchie, l'harmonie où elle maintient toutes les puissances et richesses de l'âme humaine. Ils vont lui demander une règle, une discipline, un frein moral, un principe de stabilité sociale. A Chesterton l'Église montre une face différente. Il écrit tout un livre pour prouver que la foi catholique ouvre à ses fidèles des perspec-

1. *Orthodoxy*, p. 250 *sqq*.

tives de roman, de « roman vécu et pratiqué, *practical romance* » ; qu'elle satisfait éminemment le désir d'une vie à la fois intensément « active et imaginative », « pittoresque et pleine de curiosité poétique », « de variété et d'aventure », de joie vivante et non de tranquille confort [1] ; qu'enfin elle nous découvre un monde à la fois « étrange » et « sûr », « familier » et « fantastique », le pays des merveilles et cependant notre patrie, notre chez nous, « la maison de notre Père [2] ». Au terme de son ouvrage, l'auteur s'arrête pour insister sur cette conclusion que « l'orthodoxie n'est pas seulement, comme on l'affirme si souvent, la seule gardienne sûre de la moralité et de l'ordre, mais aussi la seule sauvegarde logique de la liberté, de l'innovation et du progrès [3] ». Ici nous retrouvons Chesterton tout entier et nous sommes au cœur de ses idées apologétiques.

Certes il n'est pas insensible, — nous l'avons vu et nous le verrons encore, — aux séductions du dogmatisme et de l'ordre, mais il y voit surtout des excitants pour la pensée et l'action. Voici, par exemple, comment il interprète à ce point de vue les doctrines rationnelles dont nous parlions tout à l'heure. Si Dieu et l'homme sont personnels et libres, si dans le monde les êtres se distinguent et s'opposent les uns aux autres, le spectacle en devient

1. *Orthodoxy*, p. 13, 14, 293. Cf. p. 18.
2. *Ibid.*, et p. 291.
3. *Ibid.*, p. 259.

plus vivant et plus varié, le monde n'est plus cette grande machine aveugle, morte, indifférente, amorale, à la marche nécessaire et monotone. Le bon plaisir divin s'y joue, et la fantaisie y éclôt en merveilles inattendues. Rien que de s'y trouver est pour l'homme « un privilège extravagant[1] », un accident follement heureux, un sujet d'intarissable étonnement. Si ce monde fascinant ne se confond pas avec Dieu, nous pouvons l'aimer sans en faire un fétiche. Une voie nous est ouverte entre le pessimisme oisif du stoïcien, qui fuit le mal sur les hauteurs de la conscience solitaire, et l'optimisme béat, qui justifie l'injustifiable et tarit non moins sûrement l'esprit de réforme[2]. Ce n'est pas tout : le risque et le conflit sont fils de la contingence et de la liberté ; ils courent comme des frissons délicieux à travers un monde ainsi constitué. Autour des tragédies intimes de la conscience se jouent perpétuellement à l'extérieur des drames passionnants. Les joies de la bataille, la griserie de la révolte sont à la portée de l'homme[3].

Mais au delà de ces doctrines qu'atteint la raison, Chesterton découvre encore, dans le surnaturel proprement dit, des stimulants et des encouragements spéciaux pour sa manière de prendre la vie. Le dogme de la chute originelle creuse jusqu'à des profondeurs vertigineuses l'idée de la corruptibilité

1. *Orthodoxy*, p. 113.
2. *Ibid.*, chap. v.
3. *Ibid.*, chap. vii, p. 250 à 255 et *passim*.

humaine, moteur de toutes les belles indignations réformatrices et de « l'Éternelle Révolution[1] ». Le Dieu du christianisme, Jésus-Christ, a la grandeur du rebelle aussi bien que celle du Roi. Ce Dieu, condamné par les puissances établies et les aristocrates, « est à jamais la gloire de tous les insurgés[2] ». Le christianisme est démocratique, car il montre la corruption originelle toujours à l'œuvre, surtout parmi les richesses et les grandeurs de ce monde ; il souffle donc la méfiance contre les classes supérieures[3], tandis qu'il exalte les petits et les humbles : d'où Chesterton ne craint pas de tirer cette conclusion risquée, que le suffrage universel et la brigue des votes sont au fond des procédés spécifiquement chrétiens[4]. Projeté dans l'infini par les dogmes du paradis et de l'enfer, le drame de notre responsabilité présente prend des proportions gigantesques[5]. Les vœux perpétuels de religion, le lien indissoluble du mariage, objet des critiques d'une prudence timide, sont de ces choses extrêmes, absolues, tragiques, sacrées, dont la profanation est une flétrissure et une malédiction, mais qui introduisent le roman dans la vie[6]. Le christianisme est ami des outrances. Il ne craint pas le paradoxe,

1. Titre d'un chapitre d'*Orthodoxy*.
2. *Orthodoxy*, p. 254.
3. *Ibid.*, p. 217.
4. « Canvassing is very Christian in its primary idea ». (*Ibid.*, p. 220).
5. *Ibid.*, p. 251.
6. *Ibid.*, p. 226, 291.



ce défi à la logique et au bon sens moyen. Les contraires se juxtaposent dans son sein, non pas en s'émoussant l'un l'autre pour former un compromis équitable, mais en gardant tout leur tranchant et leur pointe aiguë. On voit coexister chez lui l'austérité extrême et les splendeurs qui parlent aux sens, la douceur qui tend l'autre joue et l'esprit batailleur des croisades, la virginité et la fécondité, la réserve, la modestie, et un enthousiasme « corybantique », car « le vrai christianisme est corybantique [1] », et « l'Église orthodoxe ne fut jamais respectable [2] ». Les vertus païennes, — telles que la justice, la tempérance, — sont des vertus tristes et raisonnables, qui se tiennent dans un juste milieu. Les vertus spécifiquement chrétiennes, la foi, l'espérance, la charité, et aussi l'humilité, sont excessives, déraisonnables, elles ignorent le juste milieu. Les païens étaient plus sensés que nous, mais en mourant devant le christianisme, le paganisme découvrit « cette vérité solide et durable, que ce qui est raisonnable ne fait point l'affaire » de l'humanité [3]. Enfin, et pour ne pas nous attarder à une énumération complète, ce matérialisme sain, que Chesterton enveloppe de tant d'amour, la prise en

1. *Heretics,* p. 94.
2. *Orthodoxy*, p. 184.
3. *Heretics*, p. 160. Cf. pour tout ce développement, *Orthodoxy*, chap. VI : *The Paradoxes of Christianity*. C'est là une idée chère aux apologistes anglais. Un recueil de sermons de Mgr Hugh Benson, traduits par Charles Grolleau, est intitulé *les Paradoxes du catholicisme*. (Paris, G. Crés, 1919).

considération de l'homme tout entier, de l'homme populaire qui vit par les sens, l'horreur de l'idéalisme abstrait, l'incarnation du surnaturel et de Dieu même dans la matière concrète, colorée et tangible, achèvent de composer le portrait sympathique de l'orthodoxie[1]. L'apercevant ainsi, notre auteur, étant ce qu'il est, ne pouvait manquer d'aller vers elle.

Sans qu'il soit nécessaire de prendre un par un tous les fils de cet écheveau un peu confus, pour éprouver la solidité de chacun, le lecteur distinguera ici des outrances et des confusions évidentes. Bornons-nous à deux exemples.

A propos de cette catégorie « magique » où l'auteur bloque pêle-mêle tant d'espèces hétérogènes, nous avons déjà fait remarquer que les phénomènes naturels ne sont point assimilables à des tours de sorcellerie ou de féerie. Ajoutons ici qu'il est un peu fort de paraître enfermer sous la même rubrique que les contes de fées le merveilleux chrétien ou même biblique[2]. Si ce rapprochement est pour Chesterton un motif de crédibilité, je sais bon nombre d'esprits sur lesquels il produirait un effet tout opposé. Nourri des légendes de la *nursery*, notre auteur n'a, semble-t-il, *a priori*, aucune

1. *Heretics*, chap. VI : *Christmas and the Æsthetes*, et p. 25 et 26. *Orthodoxy, passim.* Cf. ci-dessus, p. 41 à 44 et 51, 52, 55.

2. Voir par exemple, *Orthodoxy*, p. 98.

répugnance à admettre quoi que ce soit dans le domaine du merveilleux. Toute étrangeté lui paraît vraisemblable. Eh bien ! une telle largeur d'esprit, un tel « libéralisme » n'est, je le crains, nullement « orthodoxe ». L'Église fait la police et la critique du merveilleux ; elle ne juge pas tous les récits également recevables ; elle ne distingue pas seulement entre le merveilleux divin et les autres, mais d'abord entre le merveilleux réel et celui qui n'est qu'invention et amusement d'esprit. Sa métaphysique n'est pas celle du pays des fées. Bien plus, dans ses Livres saints mêmes, elle reconnaît que des récits symboliques peuvent prendre place à côté de l'histoire [1], que des expressions figurées, anthropomorphiques et qu'il ne faut pas prendre à la lettre [2], peuvent donner à la narration un air de légende. Dans les traditions populaires, elle fait un triage ; elle n'admet pas ce principe de critique « démocratique », qu'une foule ignorante soit plus croyable que des experts [3]. Ce ne sont pas seulement les pédants de la haute critique allemande qui passent au crible la compétence des témoins ; aucun exégète catholique digne de ce nom ne peut se dispenser de le faire. Car, en vérité, la question est grave. Les sceptiques complets, qui rejettent en bloc toute espèce de merveilleux, ne sont pas les seuls à ébranler les croyances religieuses. Les tra-

1. Commission biblique, 23 juin 1905.
2. Commission biblique, 30 juin 1909.
3. *Orthodoxy,* p. 82, 83, 277.

ditionalistes du genre de Chesterton, qui établissent une solidarité factice entre toutes les traditions, ne sont guère plus inoffensifs. Car eux aussi fabriquent un bloc hétéroclite, où des éléments évidemment inacceptables peuvent entraîner le rejet des autres. La vérité n'est pas dans ces positions radicales : *omnia probate,* disait saint Paul, *quod bonum est tenete.* L'homme, même l'homme moyen, « l'homme dans la rue », a des exigences rationnelles, logiques, respectables comme ses aspirations mystiques, et il ne serait ni prudent ni honnête d'essayer de les violenter.

De même, au sujet des rapports du christianisme et de la démocratie, les confusions sont fort grosses. Jésus-Christ n'a pas béatifié une caste, mais une disposition de l'âme. « Bienheureux les pauvres, a-t-il dit, mais les pauvres *en esprit.* » Lui-même, en s'affirmant notre Maître et notre Docteur, se présente comme « humble *de cœur* ». Or, il y a des puissants et des riches dont le cœur est humble et pauvre, et l'auréole des saints flotte parfois autour des couronnes d'or : témoins saint Louis, roi de France ; saint Édouard, roi d'Angleterre ; saint Léopold, margrave d'Autriche ; saint Henri, empereur d'Allemagne ; saint Ferdinand, roi de Castille ; sainte Clotide, sainte Bathilde, les deux saintes Élisabeth, etc. ; l'énumération serait longue à achever. A l'inverse, il y a des pauvres âpres au gain, rongés de la passion de l'argent et de la haine de ceux qui possèdent. Ceux-là ont les mains vides

et le cœur plein. Il est vrai que la pauvreté et l'humiliation effectives sont les grands moyens d'arriver au détachement du cœur, mais pour cela elles doivent être volontaires, ou du moins aimées. Le christianisme n'a nullement proclamé l'égale valeur de tous les hommes, fût-ce au point de vue spirituel, car non seulement les mérites diffèrent, mais encore la mesure des dons naturels et même des grâces est inégale. La charité chrétienne se penche de préférence sur les humbles et les souffrants, parce qu'ils ont plus de titres à son secours, mais ce n'est pas pour leur inspirer « la méfiance des grands ». Elle ne les flagorne pas comme les démagogues et elle n'a aucune tendance à leur départir la fonction de gouverner. Les enseignements de saint Paul sur le respect des puissances, sur la soumission des serviteurs aux maîtres et même sur l'esclavage ne respirent certes point l'esprit de « l'Éternelle Révolution ». Pie IX leur fait écho, à travers dix-neuf siècles, en condamnant la proposition suivante : « Il est permis de refuser l'obéissance aux princes *légitimes* et même de se révolter contre eux [1] ». Le Christ qu'adore l'Église n'est pas le patron des insurgés, mais le premier des martyrs. La fraternité chrétienne harmonise les âmes, sans courir après cette chimère d'effacer les différenciations sociales et la hiérarchie des rangs. La« démocratie chrétienne », recommandée par les

1. *Syllabus,* prop. 63.

derniers papes, n'est, à vrai dire, qu'une « démophilie », puisqu'elle est caractérisée exclusivement comme une « bienfaisante action chrétienne parmi le peuple, *beneficam in populum actionem christianam* », qui doit rester étrangère à toute visée politique [1]. Et nous avons appris en France, par la condamnation retentissante d'un groupe de catholiques démocrates, ce qu'il en coûte d'inféoder le catholicisme au régime populaire. S'il y a vraiment entre l'un et l'autre ces affinités intimes dont parle Chesterton, il faudra nous expliquer comment une critique aussi nette de l'idée démocratique elle-même [2] a pu s'introduire dans un document officiel émané du Siège de Rome : ce sera, je crois, malaisé.

Mais c'est trop appuyer sur des réserves particulières. Négligeons plutôt les exagérations de style et de pensée, les inexactitudes de détail et les paradoxes provocants. Ce qui s'enveloppe sous ce vêtement bariolé et brillant, c'est, dans l'ensemble, une forte substance d'apologétique. La flamme intérieure, les sources de l'enthousiasme, les satisfactions de l'imagination et du cœur, le lyrisme et

1. Léon XIII, Encyclique *Graves de communi*. Pie X, *Motu proprio* sur l'Action populaire chrétienne.

2. « Il est anormal que la délégation monte [du peuple aux gouvernants], puisqu'il est de sa nature de descendre... Le choix de la multitude... ne confère pas l'autorité de gouverner ; il ne délègue pas le pouvoir, etc. » Lettre de Pie X sur *le Sillon*, citant Léon XIII, Encyclique *Diuturnum*.

le drame, le secret de la vie ardente et riche, l'élan vers le progrès, l'intransigeance envers le mal, même bien armé, une sainte indépendance à l'égard des abus de la force, le traitement intelligent et équitable de toute la nature humaine : oui vraiment, tout cela se trouve dans l'Église. Elle concilie ces caractères avec ceux de l'ordre et de la discipline, car il n'y a point entre eux de contradiction véritable. Et les puissances du sentiment ne trouvent pas dans l'orthodoxie de moindres stimulants que les puissances de l'intelligence et de la raison. L'orthodoxie est complète, elle possède tout, elle est toute plénitude et toute harmonie ; et voilà pourquoi elle a de quoi satisfaire les aspirations les plus diverses. La vérité est comme la lumière blanche, en qui fusionnent toutes les couleurs et d'où l'on peut les extraire par des analyses variées. Dieu sait tout ce qu'Il a mis dans l'homme et Il a fait la religion pour lui. Elle enveloppe l'être entier, elle est son milieu normal et l'endroit privilégié de son épanouissement. La révélation est la réponse de Dieu aux besoins de l'homme ; donc, c'est la bonne réponse, la réponse totale, l'unique réponse. Elle répond à tout, de façon exceptionnelle et transcendante. Ceci se démontre en apologétique, particulièrement au moyen de l'étude comparée des religions ; ceci s'expérimente dans une large mesure, une fois la révélation admise et pratiquée, par la plénitude de satisfaction spirituelle que le fidèle y goûte. Chesterton décrit excellemment, de son point

de vue spécial, une partie de ces preuves et de ces expériences : cette importante contribution à l'apologétique générale reste utilisable pour tous et donne à son œuvre une valeur religieuse permanente.

II. — Toutefois il n'a pas cru devoir pousser l'argument à fond, et jusqu'à en faire un motif déterminant de crédibilité. En effet, après l'avoir développé, il en vient à ce qu'il appelle « la question cruciale », en se faisant poser par « un agnostique raisonnable » l'objection suivante : S'il est vrai que les dogmes de l'Église contiennent toutes les vérités auxquelles vous tenez, pourquoi ne gardez-vous pas les vérités sans vous embarrasser des dogmes ? Prenez l'amande et jetez la coque. — A ceci Chesterton répond en donnant de son adhésion sans réserve à l'orthodoxie trois raisons décisives, et il nous prévient qu'il s'établit cette fois sur le terrain « strictement objectif et scientifique », « purement intellectuel », « absolument rationnel [1]. »

D'abord, dit-il, je suis déterminé à croire, non point précisément par tel ou tel argument particulier, mais « par une accumulation énorme de faits menus, unanimes » à déposer dans un certain sens. C'est une « mixture » complexe, une « poussière » de preuves. Or « ce sont ces raisons fragmentaires qui convainquent l'esprit. Que les choses soient d'espèces

1. *Orthodoxy*, p. 260 à 263.

différentes, cela même accroît l'importance du fait qu'elles vont toutes dans la même direction[1] ». L'agnostique aussi, quand il se détourne du christianisme, le fait pour mille raisons de détail. Il s'agit seulement de savoir qui se trompe ici, de l'agnostique ou du chrétien. Le criblage complet de ces innombrables grains de sable étant impossible, Chesterton prend au hasard une demi-douzaine des objections rationalistes courantes, et montre que toutes reposent sur des faits controuvés ou des notions déformées. A mesure que la discussion se poursuit, une conclusion se dégage, irrésistible : la claire vue des choses est du côté des croyants, ce sont eux qui ont raison. « L'atmosphère de l'Incarnation est l'atmosphère du sens commun » ; du côté adverse règne « communément le non-sens[2] ».

Il y a là une vue profonde, analogue à celles de Newman, dont Chesterton, comme tout chrétien cultivé d'Angleterre, doit avoir subi l'influence. L'Église, il est vrai, ne permet pas qu'on fasse reposer la foi sur « une accumulation de probabilités[3] », *qui restent telles*. Mais outre que des indices, purement probables à l'état isolé, peuvent, en s'agglutinant et en se groupant sur un même point, édifier une preuve certaine, comme cela se voit dans les instructions judiciaires, rien ne montre que ceux dont parle Chesterton n'aient pas une solidité

1. *Orthodoxy*, p. 263.
2. *Ibid.*, p. 262.
3. Décret *Lamentabili*, n° 25 (Denzinger-Bannwart, 2025).

propre[1]. Quoi qu'il en soit, il ne s'attarde pas à cette question. Il parle seulement, avec grande justesse, du caractère dominateur, enveloppant, inévitable d'une « évidence complexe ».

Un homme, dit-il ailleurs dans son style paradoxal, est partiellement convaincu d'une chose, parce qu'il en a découvert telle ou telle preuve, qu'il est capable d'exposer. Mais un homme n'est pas réellement convaincu d'une théorie philosophique, quand il trouve que *quelque chose* la démontre. Il n'en est réellement convaincu que quand il trouve que *tout* la démontre.

Seulement ces convictions entières sont les plus difficiles à exposer :

Par exemple si, à brûle-pourpoint, on demande à un homme de la moyenne intelligente, pourquoi il préfère la civilisation à l'état sauvage, il regardera autour de lui, d'un air embarrassé, considérant les objets l'un après l'autre, et ne pourra que répondre vaguement : Eh bien ! il y a la bibliothèque..., le charbon et le seau à charbon..., et le piano..., et les agents de police[2].

C'est bien le cas des convictions religieuses. Quand on a vécu dans le catholicisme — j'entends d'une vie consciente et réfléchie, — on lui a découvert de tous côtés tant de racines, une telle multitude de tenants et d'aboutissants dans le monde et dans l'âme, on a fait si fréquemment l'expérience de sa valeur, on a vu ses rayons illuminer tant d'horizons et éclairer

1. Au contraire, et nous le verrons tout à l'heure à propos du miracle.
2. *Orthodoxy*, p. 150.

tant de recoins obscurs, que décidément il devient dans l'esprit l'objet central, la clef de voûte qui fait tenir l'édifice entier ; et l'on est sûr que, si on l'ôtait, tout croulerait à l'instant, que si *cela* n'était pas vrai, rien ne le serait.

Le second motif de crédibilité, allégué par l'auteur d'*Orthodoxy*, pièce détachée de cet ensemble composite, mais possédant une consistance propre, c'est le miracle. Sur ce sujet, Chesterton s'exprime avec une rondeur dépourvue de nuances et une simplicité excessive, qui le placent bien loin, trop loin, des partisans de l'apologétique d'immanence. Tandis que, pour eux, la valeur des dispositions intimes absorbe et étouffe celle du fait extérieur, il a tendance à les effacer complètement devant lui. Que des miracles soient arrivés en fait, dit-il, « je le crois, comme je crois à la découverte de l'Amérique, sur un témoignage humain. Il n'y a là qu'un fait logique, qui demande seulement à être établi et tiré au clair [1] ». Et il soutient que les négateurs du miracle ont par devers eux une doctrine, un système *a priori*, qui les force à le rejeter, tandis que les croyants n'en ont pas. Là-dessus il reprend son principe de critique « démocratique », qui met les témoins ignorants et dépourvus de compétence sur le même pied que les autres. Une vieille marchande de pommes est digne de toute croyance, aussi bien

1. *Orthodoxy*, p. 276.

quand elle atteste un miracle que quand elle atteste un meurtre. Un paysan n'est pas moins croyable quand il raconte une histoire de revenants que quand il parle de son propriétaire [1].

C'est un peu simple. Le miracle est un fait à part, d'un tout autre genre que la découverte de l'Amérique ou qu'un meurtre. Il est *a priori* plus invraisemblable. Il demande à être spécialement contrôlé, de façon à exclure tout soupçon de crédulité ou de fourberie. Et son acceptation, non point comme fait matériel, mais comme œuvre divine, s'encadre dans une vue du monde où sa possibilité est par avance admise. Les croyants et les incroyants ont les uns et les autres une métaphysique : il s'agit seulement de décider laquelle est la bonne [2]. Chesterton, au fond, l'admet si bien qu'il commence par établir la sienne, qui est la philosophie du pays des fées. Et pour lui, l'admission du miracle en est encore une dépendance, tant il est vrai que cette philosophie traverse et anime toute son œuvre.

A part ce procédé expéditif, et peut-être encore un ou deux autres du même genre, toute la discussion sur le miracle, — aussi bien dans *Orthodoxy* que dans l'opuscule spécial consacré à ce sujet [3], — menée avec la verve que l'on devine, est toute

1. *Orthodoxy*, p. 277.
2. J'ai développé ceci dans mon *Introduction à l'étude du merveilleux et du miracle*, p. 4, 197 *sqq.*, 279 *sqq.*
3. *Do Miracles happen ?* 19 janvier 1914. Edité par *The Christian Commonweath C°.*

pleine de traits justes, de réponses familières et topiques. Je louerai en particulier l'auteur pour la manière dont il pose la question. Le miracle chrétien, divin, n'est pas pour lui le seul merveilleux possible. Il rappelle à ce sujet ses expériences spirites et montre comment on peut distinguer « le Roi des dieux », des « faux dieux[1] ». Cela est le point de vue loyal et complet : on ne supprime pas les questions en en faisant abstraction[2].

Après tout cela, Chesterton nous découvre enfin le motif central et fondamental de son adhésion à l'Église. Rarement il a été mieux inspiré ; rarement sa veine a été plus familière, plus jaillissante et plus fraîche qu'en ces pages, — les dernières d'*Orthodoxy*, — véritable couronnement de son œuvre.

Je crois à l'Église, dit-il,

parce qu'elle est pour moi un maître vivant et non un maître mort. Je ne suis pas seulement certain qu'elle m'a appris quelque chose hier ; je suis presque sûr qu'elle m'apprendra encore quelque chose demain [Ici, quelques exemples plutôt bizarres]... Platon vous a dit une vérité, mais Platon est mort. Shakespeare vous a saisi par une de ses images, mais il n'en ajoutera pas de nouvelles pour vous saisir encore. Au contraire, imaginez quelle chose ce serait de vivre avec de tels hommes, vivants eux-mêmes, de savoir que demain

1. Opuscule cité, p. 5, et *Orthodoxy*, p. 282.
2. Cf. *Introduction à l'étude du merveilleux*..., p. III et IV, 1 et 2.

Platon peut arriver avec une leçon toute neuve, qu'à chaque moment Shakespeare peut bouleverser le monde avec un simple chant. L'homme qui vit en contact avec ce qu'il estime être une Église vivante, est comme un homme qui s'attendrait chaque jour à rencontrer Platon ou Shakespeare le lendemain matin, au déjeuner.

Et avec une familiarité exquise, Chesterton compare les rapports du fidèle à l'égard de l'Église à ceux du petit enfant que son père promène dans le jardin familial en lui apprenant « que les abeilles piquent et que les roses sentent bon ». L'enfant ne s'avise pas d' « extraire une philosophie » des enseignements paternels. Quand les abeilles le piquent, il n'est pas tenté d'appeler cela « une coïncidence curieuse ». Après avoir respiré une rose, il ne raisonne pas ainsi :

« Mon père est un symbole barbare et grossier, où est venu s'enchâsser (par un procédé peut-être inconscient) cette vérité délicate et profonde que les fleurs sentent bon. » [Non], il croit son père, parce qu'il a expérimenté que son père est une source vivante d'enseignements de fait, un être qui réellement en sait plus long que lui, un être qui lui dira la vérité demain comme aujourd'hui... Voilà, en définitive, ma raison d'accepter la religion, et non pas seulement les vérités fragmentaires et laïques que je pourrais tirer d'elle. J'agis ainsi parce que *cette chose-là* ne m'a pas seulement enseigné telle vérité, mais s'est révélée elle-même comme *une chose qui dit la vérité, a truth telling thing.*

Que si je rencontre dans l'Église un détail que je ne m'explique pas, je l'accepte encore, sûr que j'arriverai à le comprendre un jour. C'est ainsi que jadis

m'est apparue graduellement l'utilité de l'instrument bizarre et difforme qui était un rateau, ou le service que mes parents attendaient de leur chat.

Tel rite ou telle doctrine peuvent me sembler aussi laids et aussi extraordinaires que le rateau, mais je sais par expérience que ces choses-là aboutissent au gazon et aux fleurs. Un ecclésiastique peut me sembler aussi inutile qu'un chat, mais il est aussi fascinant, et il doit y avoir à son existence quelque raison singulière [1].

Ainsi non seulement Chesterton retrouve, contenues dans la doctrine de l'Église, les vérités que sa raison ou son instinct lui avaient fait découvrir, mais encore les parties de cette doctrine qui lui semblaient d'abord repoussantes ou bizarres, se révèlent peu à peu comme des sources de vie et de joie. Ce monde magique et plein d'inexplicables mystères, prend un sens à ses yeux, tandis que parle sa Mère, la Mère qui sait tout. Alors sa confiance est gagnée ; il donne à l'Église une adhésion sans réserves.

*
* *

Tel est ce chrétien, cet apologiste, espiègle et pieux, fantasque et sincère. Tel est cet original qui introduit la théologie dans le roman et le romantisme dans la démonstration religieuse. Son œuvre est un vrai jardin *anglais*, aux sentiers sinueux et entrecroisés, aux perspectives inattendues, où se marient les caprices de l'art et ceux de la nature.

1. *Orthodoxy*, p. 285, 286, 289.

J'ai essayé d'y marquer quelques points de repère, quelques directions maîtresses. Peut-être aurai-je empêché par là quelque flâneur français de s'y perdre, ou même encouragé quelque explorateur plus hardi à se jeter dans ces brousses parfumées, où pétille une sève printanière. Quoi qu'il en soit, je ne crois pas avoir rendu mauvais service à mon auteur, ni l'avoir trahi. Car malgré sa variété ondoyante et ses cabrioles inopinées, sa pensée demeure, sur certains sujets, très arrêtée et passablement constante avec elle-même, constante jusqu'en ses extravagances, qui se ressemblent toutes. Pour conclure, qu'il me soit permis de détacher un joyau de l'œuvre poétique de Chesterton, à laquelle je n'ai rien emprunté jusqu'ici, et de risquer une traduction quelconque d'un intraduisible poème, où l'on reverra tout l'homme que cette étude a montré, mais cette fois plus grave et dans la plus belle attitude : à genoux devant la crèche de l'Enfant-Dieu. Il y fait parler les personnages évangéliques que nous appelons les Mages et que les Anglais appellent les Sages, les Sages de l'Orient, *The Wise Men of the East*, et il les prend pour le symbole de l'intelligence cultivée, savante, hautaine, qui se rend à l'humilité de la foi et se prosterne devant le mystère :

Oh ! nous avons appris à scruter et à creuser
Des énigmes tortueuses, depuis notre jeunesse ;
Nous connaissons tout le labyrinthe de la science.
Nous sommes les trois Sages du temps jadis,
Et nous savons tout, hormis la vérité.

Marchons humblement, — il a grêlé et neigé, —
Parlons bas et gardons allumées nos lanternes,
Car la route est si simple
Que nous pourrions la perdre.

Le monde devient effrayant de blancheur,
Et le jour qui se lève est d'une blancheur aveuglante ;
Nous marchons éblouis dans la lumière,
Car il y a des choses trop grandes pour être vues,
Et des choses trop simples pour être dites.

L'Enfant qui était avant le commencement des mondes
(Nous n'avons plus à marcher qu'un petit espace,
Nous n'avons plus qu'à trouver un loquet ouvert)
L'Enfant qui jouait avec le soleil et la lune
Joue maintenant avec un peu de foin.

C'est ici la maison d'où le ciel est nourri,
La vieille étrange maison qui est pourtant la nôtre,
Où jamais ne sont dites des paroles décevantes,
Où le pardon est simple comme le pain,
Et l'honneur dur comme la pierre.

Marchons humblement ; les cieux sont humbles
Et l'Etoile est basse, grande et ardente ;
La crèche est si près
Que nous pourrions nous égarer loin d'elle.

Écoutez ! le rire s'éveille comme un lion
Et mugit sur la plaine qui résonne ;
Le ciel entier crie et s'ébranle,
Car Dieu lui-même est né de nouveau.
Et nous sommes de petits enfants qui marchent
A travers la neige et la pluie.

FIN

TABLE DES MATIÈRES



ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE DIX SEPTEMBRE MIL NEUF CENT VINGT
PAR
L'IMPRIMERIE NORBERTINE
A ROCHEFORT-SUR-MER
POUR
LA NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE
3, PLACE DU PANTHÉON, 3
PARIS

NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE

3, Place du Panthéon, Paris Ve

CATALOGUE GÉNÉRAL

PAR NOMS D'AUTEURS

			Prix 1er octobre 1920
3	Mme ADAM. -	L'Heure vengeresse des crimes bismarckiens	5 fr. »
6	MARIUS ANDRÉ. -	Guide psychologique du Français à l'étranger	5 fr.
7	NEL ARIÈS. -	Le Sillon et le mouvement démocratique	5 fr. »
7	AVENTINO. -	Croquis romains	5 fr. »
7	—	La Doctrine de Léon XIII	3 fr. 50
8	—	Le Gouvernement de Pie X	5 fr. »
3	JACQUES BAINVILLE. -	Bismarck et la France	6 fr. »
3	—	Comment est née la révolution russe	2 fr. »
6	—	Comment placer sa fortune	7 fr. »
6	—	Les conséquences politiques de la paix	7 fr. »
3	—	Le coup d'Agadir et la guerre d'Orient	*(épuisé)*
3	—	L'Histoire de deux peuples	6 fr. 50
3	—	L'Histoire de trois générations	6 fr. 50
3	—	Louis II de Bavière	7 fr. »
3	—	Two histories face to face	5 fr. »
3	H. DE BEAUMONT. -	Tableau généalogique de la Maison Capétienne	*(épuisé)*
8	ANDRÉ BEAUNIER. -	Figures d'autrefois	5 fr. »
8	C. BELLAIGUE. -	Echos de France et d'Italie	5 fr. »
8	—	Pie X et Rome	5 fr. »
8	—	Propos de musique et de guerre	5 fr. »
8	R. P. DOM BESSE. -	L'Eglise et les libertés	5 fr. »
8	—	Les religions laïques	5 fr. »
11	BONALD. -	Considérations sur la Révolution française	5 fr. »
5	Gl BONNAL. -	Voyage d'histoire militaire de Monseigneur le Duc d'Orléans en Bohême	3 fr. 50
11	Mme MARTHE BORÉLY -	L'Appel aux Françaises	3 fr. »
5	C. DE BOURCET. -	L'Art de la guerre et le Colonel Grouard	3 fr. 50
8	H. DE BRUCHARD. -	Petits mémoires du temps de la Ligue	3 fr. 50
3	BURKE. -	Réflexions sur la Révolution française	7 fr. 50

5	Gl CANONGE. -	Jeanne d'Arc guerrière	2 fr. »
4	E. CAVAIGNAC. -	Esquisse d'une Histoire de France	12 fr. 50
11	H. CELLERIER. -	La Politique fédéraliste	3 fr. 50
12	Cte DE CHAMBORD. - *(Cte de Paris, Duc d'Orléans)*	La Monarchie française	5 fr. »
	—	— (relié toile)	7 fr. »
8	Mlle HENRIETTE CHARASSON. -	Attente	3 fr. 50
8	DANTE. -	L'Enfer	25 fr. »
12	LÉON DAUDET. -	L'Avant-Guerre	6 fr. 50
12	—	Une Campagne d'Action Française	*(épuisé)*
12	—	La Guerre totale	5 fr. »
8	—	L'Hérédo	6 fr. 50
8	—	Le Monde des images	6 fr. »
12	—	Hors du joug allemand	5 fr. »
12	—	Le Poignard dans le dos	5 fr. »
		Souvenirs des milieux littéraires, politiques, artistiques et médicaux, de 1880 à 1908 :	
		Un volume comprenant : *Fantômes et Vivants. Devant la Douleur. L'Entre-deux-Guerres. Salons et Journaux*	25 fr. »
8	—	I. Fantômes et Vivants	7 fr. »
8	—	II. Devant la Douleur	7 fr. »
8	—	III. L'Entre-deux-Guerres	7 fr. »
9	—	IV. Salons et Journaux	7 fr. »
9	—	V. Au temps de Judas	7 fr. »
12	HENRI DAVOUST. -	L'Avenir du soldat français	2 fr. »
12	ALEXIS DELAIRE. -	Au lendemain de la Victoire	5 fr. »
4	J. DELEBECQUE. -	La Première Restauration et les " Fourgons de l'Etranger "	1 fr. 50
9	ABBÉ DELFOUR. -	La Culture latine	5 fr. »
4	LOUIS DIMIER. -	L'Action Libérale et les Elections	5 fr. »
4	—	L'Appel des Intellectuels allemands	2 fr. 50
9	—	Bossuet	6 fr. »
9	—	Buffon	6 fr. »
9	—	Descartes	6 fr. »
4	—	Histoire de Savoie	10 fr. »
12	—	Les Maîtres de la Contre-Révolution	6 fr. 50
4	—	Les Préjugés ennemis de l'Histoire de France	12 fr. »
9	—	Souvenirs d'Action publique et d'Université	7 fr. »
12	—	Les Tronçons du serpent	3 fr. 50
9	—	Veuillot	*(épuisé)*
6	Gl DONOP. -	Commandement et obéissance	1 fr. »
	—	Voyage d'Etudes militaires du Duc d'Orléans	3 fr. 50
7	PIERRE DUFRENNE. -	La Réforme de l'Ecole primaire	6 fr. 50
4	DUTRAIT-CROZON. -	Gambetta et la Défense Nationale	10 fr. »
5	—	Précis de l'Affaire Dreyfus	*(en réimpression)*
4	—	Joseph Reinach historien	7 fr. 50
12	A.-L. GALÉOT. -	L'Avenir de la race	5 fr. »
13	—	De l'Organisation des activités humaines	12 fr. »

13 A.-L. GALÉOT. - Précis de l'Organisation.................. 6 fr. »
13 — Les Systèmes sociaux et l'organisation des nations modernes.................. 15 fr. »
9 J. GASQUET. - L'Art vainqueur.......................... 5 fr. »
9 — Les Bienfaits de la guerre.................. 5 fr. »
9 — Les Hymnes.................................. 10 fr. »
9 M. & E. DE GUÉRIN. - Œuvres choisies.................. 5 fr. »
4 R. P. GUÉRIN-SONGEON. - Histoire de la Bulgarie........... (épuisé)
13 R. JOHANNET. - Itinéraires d'Intellectuels.................. 7 fr. »
13 — Le Principe des nationalités.............. 12 fr. »
13 — Rhin et France.............................. 5 fr. »
15 HENRI LAGRANGE. - Vingt ans en 1914...................... 10 fr. »
13 G. DE LAMARZELLE. - Démocratie politique.................. 2 fr. 50
4 P. LASSERRE. - M. Alfred Croiset historien.................. 2 fr. »
13 Mis DE LA TOUR DU PIN. - Aphorismes de politique sociale. 2 fr. »
13 — Vers un ordre social chrétien.... 12 fr. 50
13 JULES LEMAITRE. - Lettres à mon ami...................... 1 fr. »
6 J. LEPAIN & J. GRANDVILLE. - Les Méthodes modernes en affaires...................... 15 fr. »
5. A. LONGNON. - Origines et formation de la nationalité française.............................. 2 fr. »
9 R. LOTE. - Minerve et Vulcain.......................... 5 fr. »
4 LÉON MACCAS. - Les Cruautés allemandes.................. 3 fr. 50
13 J. DE MAISTRE. - Considérations sur la France........... 3 fr. 50
4 L. MARCHAND. - Les Idées de Berryer...................... 7 fr. 50
9 N... Charles Maurras *(Poèmes et Opinions sur)*.......... 5 tr. »
13 CHARLES MAURRAS. - L'Action Française et la Religion catholique.......................... 7 fr. »
10 — L'Avenir de l'Intelligence............ 6 fr. 50
14 — Une Campagne royaliste au *Figaro*.. 1 fr. »
14 — Les Chefs socialistes pendant la guerre 5 fr. »
14 — Le Conseil de Dante.................. 5 fr. »
14 — Si le coup de force est possible *(en réimpression)*
14 — Le Dilemme de Marc Sangnier...... 5 fr. »
14 — Enquête sur la Monarchie........... 9 fr. »
14 — Kiel et Tanger.............. *(en réimpression)*
14 — Le Pape, la Guerre et la Paix....... 5 fr. »
14 — La Part du combattant............... 1 fr. 50
14 — La Politique religieuse............... 7 fr. »
10 — Quand les Français ne s'aimaient pas 6 fr. 50
15 — Les Trois Aspects du Président Wilson 5 fr. »

Les Conditions de la Victoire :

15 — I. La France se sauve elle-même.... 6 fr. »
15 — II. Le Parlement se réunit........... 5 fr. »
15 — III. Ministère et Parlement........... 5 fr. »
15 — IV. La Blessure intérieure........... 5 fr. »
10 L. DE MONTESQUIOU. - Les Consécrations positivistes de la vie humaine.......................... 5 fr. »
15 — L'Œuvre de Frédéric Le Play..... 5 fr. »

15	L. DE MONTESQUIOU.	Le Réalisme de Bonald	(*épuisé*)
15	—	Le Système politique d'Auguste Comte	(*épuisé*)
4	—	1870. Les Causes politiques du désastre	3 fr. 50
10	—	Notes sur la Roumanie	(*épuisé*)
10	A. MORTIER.	Le Témoignage de la Génération sacrifiée.	5 fr. »
10	PAMPILLE & MORGIANE.	Les Contes des deux mères	(*épuisé*)
5	G. DE PASCAL.	Lettres sur l'Histoire de Franee.	(*en réimpression*)
10	Cte DU PLESSIS.	Les Femmes d'esprit en France	3 fr. 50
10	A. PRAVIEL & J.-R. DE BROUSSE.	L'Anthologie du Félibrige.	6 fr. 50
10	P.-J. PROUDHON.	Les Femmelins	2 fr. »
15	N...	Cahier du Cercle Proudhon	7 fr. »
15.	M. PROVENCE.	Les Allemands en Provence	5 fr. »
10	MAURICE PUJO.	Les Nuées	5 fr. »
5	Vte DE ROMANET.	Les Provinces de France	7 fr. 50
6	—	Le service militaire sous l'ancien régime	(*épuisé*)
5	M. DE ROUX.	Le Défaitisme et les manœuvres pro-allemandes	1 fr. »
15	—	L'État et la natalité	5 fr. »
5	—	La République de Bismarck	2 fr. »
5	—	La Révolution à Poitiers	7 fr. 50
5	J. ROVÈRE.	La Bavière et l'Empire allemand	12 fr. 50
11	G. SANTAYANA.	L'Erreur de la philosophie allemande..	6 fr. »
15	CH. STIÉNON.	Anvers et l'avenir de l'Entente	10 fr. »
6	A. VAILLANT.	Théorie de l'Architecture	6 fr. 50
7	MAURICE VALLET.	Répertoire de l'Avant-Guerre	6 fr. »
15	GEORGES VALOIS.	Le Cheval de Troie	6 fr. 50
16	—	L'Economie nouvelle	6 fr. 50
11	—	L'Homme qui vient	6 fr. 50
11	—	Les Manuels scolaires	(*épuisé*)
16	—	La Monarchie et la Classe ouvrière	8 fr. »
11	—	Le Père	6 fr. 50
11	—	La réforme économique et sociale	1 fr. »
16	G. VALOIS & G. COQUELLE.	Intelligence et Production	7 fr. »
11	HENRI VAUGEOIS.	La Morale de Kant	6 fr. 50
11	—	Notre Pays	5 fr. »
7	A. VINCENT.	L'École rurale de demain	6 fr. »
7	—	Les Instituteurs et la démocratie	2 fr. 50
6	CAPITAINE Z...	L'Officier et le Soldat français	3 fr. 50



EXTRAIT DU CATALOGUE

OUVRAGES PHILOSOPHIQUES

LÉON DAUDET

L'HÉRÉDO

ESSAI SUR LE DRAME INTÉRIEUR

M. Léon Daudet vient de publier un livre dont le titre, le sujet et la thèse sont également originaux et intéressants. Il y a chez cet écrivain si extraordinairement doué, à côté du politique et du romancier, un philosophe.

(*L'Illustration.*)

L'auteur a su rendre claires et frappantes des explications d'un ordre peu courant dans le public. Un grand nombre de vérités et d'images vous hantent après la lecture.... Prenez-le sur votre oreiller, vous verrez se lever l'aurore.

(*L'Intransigeant.*)

Un volume in-16 de 320 pages (16e mille). . 6 fr. 50

LÉON DAUDET

LE MONDE DES IMAGES

LA FORMATION DU CARACTÈRE

ET

L'ÉDUCATION DE LA VOLONTÉ

Le Monde des Images est une étude très curieuse et très originale [dont] la théorie principale est défendue avec éclat par un esprit doué pour aller au fond des choses et pour examiner souplement tous les aspects d'un problème.

Ses lecteurs [de M. Léon Daudet] retrouveront dans cet ouvrage didactique la plupart des qualités qu'ils aiment dans les productions moins ésotériques de ce grand écrivain.

(*La Renaissance.*)

Il y a [dans le nouvel ouvrage de M. Daudet] des pages de psychologie, des pages de médecine, des éclairs, des suggestions neuves, des intuitions saisissantes...

En achevant la lecture du *Monde des Images*, j'ai l'impression de sortir d'un concert qui aurait remué une foule de choses au fond de moi-même et qui m'avait apporté un merveilleux rajeunissement de pensée et d'énergie.

(*Le Minerve Français.*)

Un volume in-16 (10e mille) . . . . 6 fr. 50

LOUIS DIMIER

DESCARTES

IDÉE DE L'ŒUVRE DE DESCARTES – LA RELIGION AVANT DESCARTES – LE DISCOURS SUR LA MÉTHODE ET LES MÉDITATIONS – LA DIOPTRIQUE ET LES MÉTÉORES – DESCARTES EN HOLLANDE – PRINCIPES DE LA PHILOSOPHIE – DESCARTES MORALISTE – DESTINÉES DU CARTÉSIANISME

M. Dimier a su joindre avec une étonnante souplesse une biographie vivante de l'homme et un exposé exact, complet, et mêmé critique des idées.

(*L'Opinion.*)

A la réalisation de son programme, M. Dimier consacre une richesse de connaissances historiques et philosophiques, une pénétration d'esprit, une vigueur de dialectique et une clarté d'exposition vraiment remarquables... Tous ces mérites combinés, et d'autres que nous pourrions encore y joindre, font que le livre de M. Dimier ne manquera pas de s'imposer l'attention de tous les hommes d'étude.

R. P. Descoqs (*Les Études*).

Un volume in-16 de 320 pages (3e mille). . 6 fr. »»

CHARLES MAURRAS

L'AVENIR DE L'INTELLIGENCE

SUIVI DE

AUGUSTE COMTE – LE ROMANTISME FÉMININ
MADEMOISELLE MONK

Si quelques-uns de nos écrivains sont revenus à la pureté classique, s'ils ont retrouvé le respect des droits du cerveau sur les diverses parties de l'être, s'ils se sont repris d'amour pour l'ordre, la discipline et la volonté dans l'art, si enfin une défense s'est organisée pour l'autonomie française d'une part et, d'autre part, pour la beauté éternelle et universelle, c'est à l'auteur de *l'Avenir de l'Intelligence* que nous devons ces bienfaits.

Ch. Le Goffic
(La Littérature française au XXe siècle.)

M. Maurras se retrouve ici avec cette sûreté de jugement et de goût qui l'avaient mis, avant son entrée dans la politique active, au premier rang de nos critiques. *L'Invocation à Minerve* qui clôt le volume révèlera encore en lui un autre talent, je veux dire la puissance évocatrice de passions disparues, la perfection incomparable de la forme.

R. P. Descoqs
(A travers l'Œuvre de M. Maurras.)

Un volume in-16 de 320 pages (10e mille). 6 fr. 50

GEORGE SANTAYANA

Ancien professeur à l'Université Harvard

L'ERREUR
DE LA
PHILOSOPHIE ALLEMANDE

Traduction française de

GUILLAUME LEROLLE ET HENRI QUENTIN

Préface de M. Émile Boutroux, de l'Académie française

Ce livre s'impose par une profondeur de pensée, une beauté de style si rares, une portée philosophique si haute qu'il est impossible de ne pas le signaler à part.

E. Hovelacque
(Revue des Deux Mondes.)

Œuvre de scrupule, de conscience et de profondeur dont M. Boutroux a hautement signalé l'importance et le mérite.

Ant. Albalat
(Revue bleue.)

Un volume in-16 (2e mille) . . . . 6 fr. »»

GEORGES VALOIS

LE PÈRE

PHILOSOPHIE DE LA FAMILLE

On retrouvera dans cet ouvrage l'analyste pénétrant de *l'Homme qui vient*, mais fortifié et mûri dans la connaissance de la vie chrétienne. Il est certain que ce nouveau livre de Valois sera regardé comme une des plus fortes manifestations de ce mouvement profond par lequel l'intelligence française retrouve les voies qui la conduisent à Rome, où est sa nourriture spirituelle.

(*La Revue hebdomadaire.*)

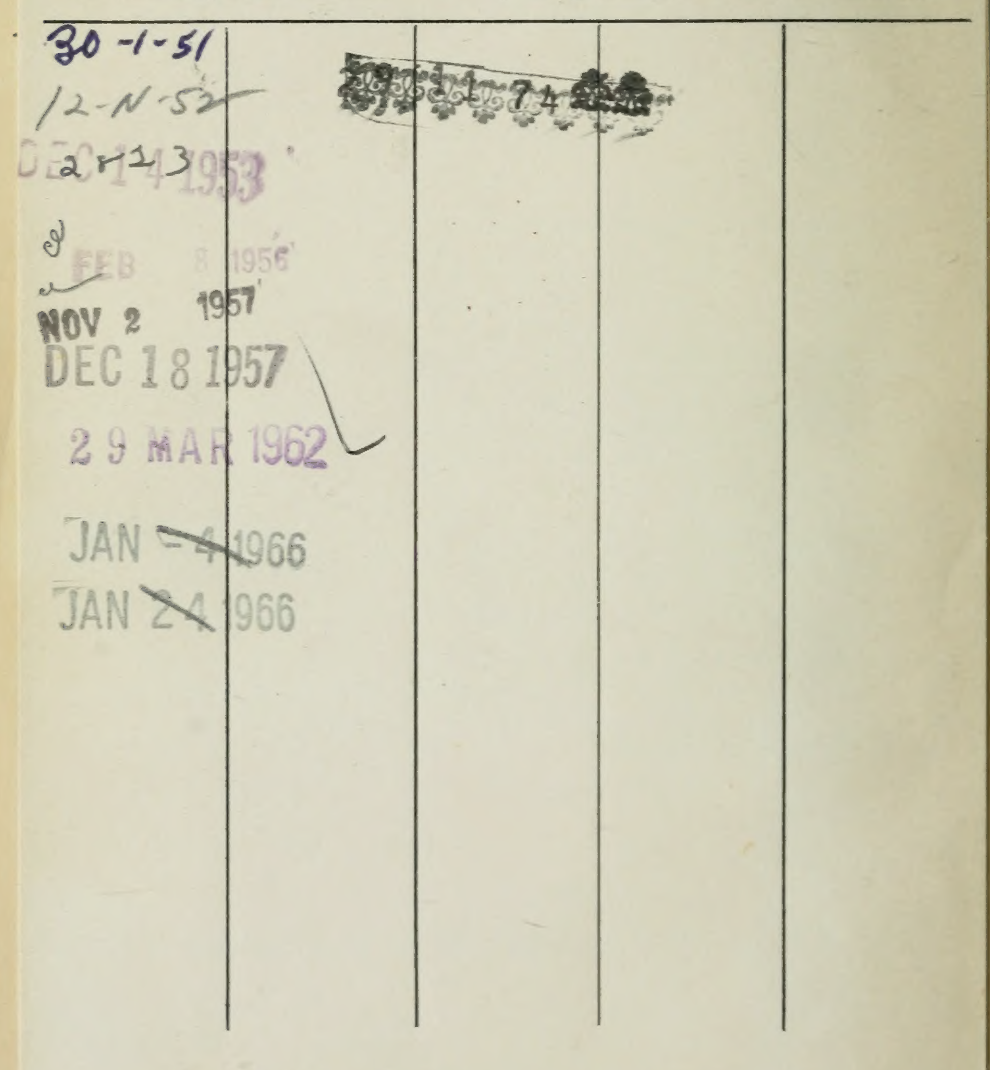
« L'ordre du foyer détruit, c'est la cité qui chancelle », écrit Georges Valois. Si cette solide pensée est tenue pour vérité il faudra méditer cette philosophie de la famille qui remet l'ordre dans les esprits et montre sous l'aspect du drame éternel de la paternité la vie humaine ordonnée autour du *Père*.

(*Revista Quincennal.*)

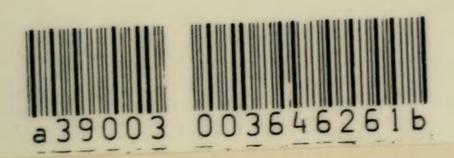
Un volume in-16 de 320 pages (7e mille) . 6 fr. 50

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

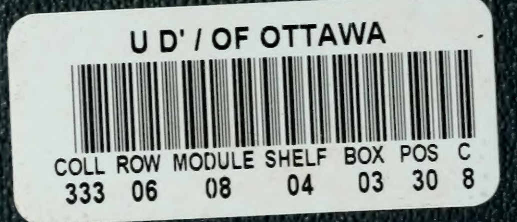
The Library
University of Ottawa
Date due
For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.



CE



CE PR 4453
.C4Z8 1920
COO TONQUEDEC, J G.K. CHESTER
ACC# 1259428


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 06 08 04 03 30 8